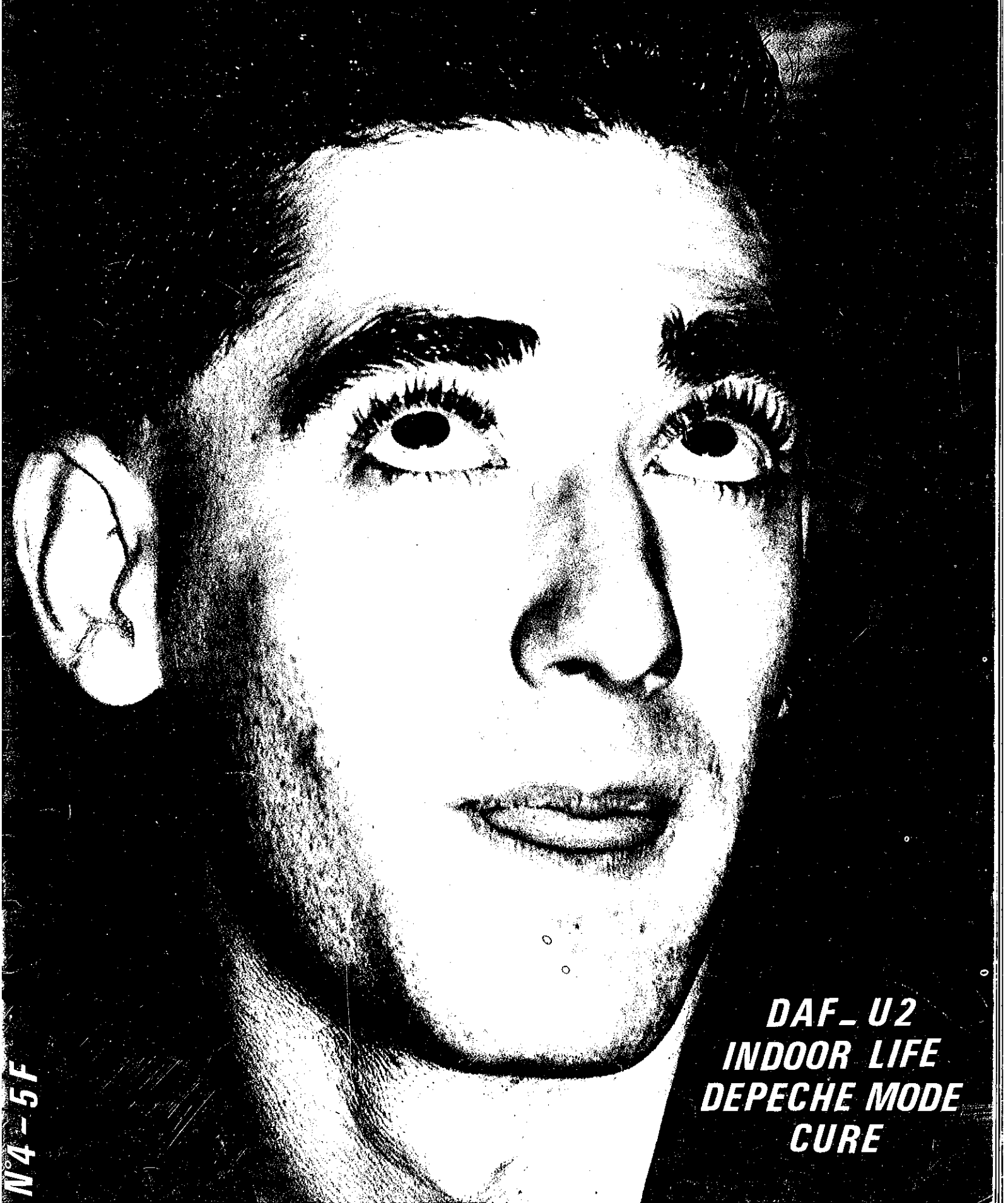


MODERNE



*DAF - U2
INDOOR LIFE
DEPECHE MODE
CURE*

N°4-5F

PRECISIONS

Futurama	3
Jean-Michel Jarry — Polyphonic Size	4
U2	5
Brigade artistique	6
Strange	7
Dépêche mode	8
Deutsch Amerikanische Freundschaft	10
Cure	11
Musique industrielle aux U.S.A.	12
Indoor Life	14
Jeunesse Dorée	15
L'une écrit, l'autre chante	16
Le rock espagnol	17
Disques	18
Philippe Curval	19
	22

ONT PARTICIPE A CE NUMERO :

Saturnin BAKEFIELD, Jean-Marc CAPITOLE, Pierre CHOPARD, Marc GRAND D'ESNON, Marc GENEST, Patrick GIORDANO, Sylvie GIBORY, Ariel et Axel KYROU, Philippe LAGAUTRIERE, Philippe CHOQUET, Jean-Claude LAGREZE, Olivier LEVY, Sophie METER, Bernard PICHON, Anaïs PROSAIC, Nicolas SIRKIS, Zététiqne i TUTTI.

DIFFUSION: NMPP + POINTS "MODERNE"

AVIGNON

B.D. : 6, rue Collège-de-la-Croix
 LISOUND : 6 place des Chataignes.

BORDEAUX

COBRA MUSIC : 16, place Judaique

DIJON

EUPHONIE : Centre dauphine
 POLAR PUB : 102, rue Berbisey

GENEVE

LIBRAIRIE KIOSQUE DU BOULEVARD : 25, boulevard du Pont-d'Arve

GRENOBLE

KROCK OREILLE : 1, rue Chénoise

LYON

MUSIC LAND : 42, rue Mercière
 MUSIC WEAR : 5, rue Mercière
 QUI : 47, cours Vitton
 TWIST AGAIN : rue Cuvier

MARSEILLE

BUCK : 14, rue Stanislas-Tourrenf

MONTPELLIER

VINYL : 8, rue Bonnier-d'Alco

NICE

BLACKEN WHITE MUSIC : 17, rue du Lycée
 SIDE ONE : 24, rue Tonduti-de-l'Escarene

RENNES

L'ESPACE : 43, boulevard de la Tour-d'Auvergne

ROUEN

MELODIE MASSACRE : 5, rue Massacre

PARIS

NEW ROSE : 7, rue Pierre Sarrazin, 75005
 FLAMMARION : Centre Beaubourg

ELISABETH DE SENNEVILLE : 3, rue Turbigo, 75001

PARALLELES : 47, rue Saint-Honoré 75001

CROCODISC : 42, rue des Ecoles, 75005

TEMPS FUTURS : 8, rue Dante, 75005

LA 25^e HEURE : 4, rue Descartes, 75005

HALL DE LA PRESSE : 3, carrefour de l'Odéon, 75006

TAFFETAS ET MOLESKINE : 12, rue de l'Eperon, 75006

LA PENSEE SAUVAGE : 7, rue de l'Odéon, 75006

ACTUALITES : 38, rue Dauphine, 75005

L'EOLIENNE : 70, boulevard Saint-Germain, 75005

MUSIC DEFONCE : 21, rue Victor Masse, 75009

BURTI : 11, boulevard de Clichy, 75009

NUGGETS : 30, av. Georges V, 75008

SOLEIL D'ENCRE : 6, place du Marché-Sainte-Catherine, 75011

SONATE : 91, boulevard Voltaire, 75011

NEW MUSIC : 8, rue Boyet-Barret, 75014

ATMOSPHERE : 7/9, rue Francis-de-Pressensé, 75014

POINT VIRGULE : 99, rue de l'Ouest, 75014

PHAEDRA : 17, rue Sextius Michel, 75015

L'EVASION : 145, rue de Vaugirard, 75015

CHERCHE : 2, rue de la Chapelle, 75018

HARRY COVER : 12, rue des Halles, 75001

LIBRAIRIE DE VALOIS : 25, rue de Valois, 75001

MARCO MUSIC : marché Secrétan, 75019

MUSIC PLEASE : 9, cours de Vincennes, 75020

Voici enfin le numéro 4 de notre magazine. Ce n'est pas trop tôt. Comme d'autres, les difficultés financières ne nous sont pas épargnées et nous empêchent d'avoir la parution régulière que nous souhaiterions. Mais le succès du numéro trois nous montre que nous sommes dans la bonne voie. Comme nous l'indiquions en prélude à notre premier numéro, nous continuerons à nous intéresser à « tous ceux qui en France comme à l'étranger essayent de se dégager des schémas habituels du rock », leur permettant ainsi d'avoir accès à un plus large public. Certes il serait plus simple pour nous de recopier ce qui s'écrit ailleurs, de ne présenter que ceux dont on parle déjà trop. Mais quel en serait l'intérêt ? Notre pari est tout à fait différent : Nous pensons que vous êtes assez nombreux pour refuser le matraquage des medias et le silence complice d'une partie de la presse spécialisée.

Nous pensons que vous êtes assez nombreux à vouloir découvrir les musiques novatrices, voire même expérimentales d'où surgiront les modes de demain.

Nous pensons aussi que vous ne vous résignerez pas facilement à assister au sacrifice de la scène française.

Pour cela nous ne disposons que de deux sources de renseignements : NOUS : grâce au contact que nous avons avec les musiciens, aux correspondants établis en province et à l'étranger.

VOUS : qui avez vent d'initiatives que nous ne connaissons pas. IL NE FAUT PAS HESITER A NOUS ECRIRE ! L'émiettement de l'information et l'attentisme constituent des entraves quasi insurmontables au développement du rock en France. Moderne sera ce que vous voudrez bien en faire.

Comité de rédaction : Pascal Adam, Philip Mathioudakis, Patrick Solé.

Impression : Les Imprimeurs Libres, 6 passage des Soupirs, 75020.

Distribution : N.M.P.P.

Commission paritaire : en cours

Dépôt légal : 4^e trimestre 1981

Directeur de la publication : Pascal Adam.

EDITIONS MODERNE

BP N° 157 - 75523

PARIS CEDEX 11

TEL: 806 6671

FUTURAMA

Les 5 et 6 septembre dernier à SHAFFORD (GRANDE BRETAGNE) FUTURAMA réunit les groupes les plus novateurs du moment. Ainsi en 2 jours (et 2 nuits) se succédèrent des formations connues ou pas mais représentatives des tendances musicales du moment. L'article qui suit ne propose que quelques impressions sur ces groupes dont la musique est en constante évolution et que nous espérons voir prochainement en FRANCE.

Très vite avec ce genre de festival on arrive à la saturation. Une épreuve vraiment dure, surtout pour une nature aussi faible que la mienne : pour seule nourriture des hamburgers, des nuits (?) d'insomnie dans un bruit infernal, peu de groupes originaux (ce qui valorise d'autant plus les quelques autres qui le sont) et ce à des kilomètres de toute civilisation...

Un public varié, et plus de 33 groupes jouant sans interruption (grâce au système des deux scènes) et servis par une sono généralement très correcte. Parmi cette masse de groupes de « soutien » ou récemment émergés,

Certains se détachent : 23 Skidoo, le seul de tendance à être original, à la croisée de A Certain Ratio et de Indoor Life ; Eyeless Gaza, par la grande facture de sa musique : ils sont deux à jouer une musique fluide et dépouillée, plongée parfois dans des atmosphères assez sombres (il n'y a pas de batterie) ; Ludus, une chanteuse très douée, des influences qui vont d'Henri Cow au jazz en passant par la musique expérimentale ; The Lines qui possèdent des morceaux très forts (les instrumentaux en particuliers), mais qui subissent encore une trop grande influence de Cure. Enfin, My Silent War, qui eut la malchance de jouer le premier de tous les groupes. Imaginez un gourou africain virevoltant sautant dans tous les sens sur une musique tribale, essentiellement rythmique, mais très speedée et qui laisse une grande part aux improvisations, vous aurez ainsi une petite idée de ce que nous a offert ce groupe vraiment original qui fut pour moi une révélation. Quant aux têtes d'affiche, passons rapidement sur le set peu convaincant de The Sound, la musique molle, vide et dansante des odieux O.K. Jive, la musique primaire, mais marrante des Bow-wow-wow l'énergie considérable dégagee par Theatre of Hate (et les économies d'énergie) qui ont déjà donné de meilleurs concerts, le set courageux de Gang of Four (à 1 heure du matin, ceux agréables (trop) parfaits de Simple Minds et de Passions pour arriver à l'essentiel de la première journée : le show de Bauhaus. Inutile de présenter leur musique : barbare, agressive, violente hypnotique (la section rythmique y est pour quelque chose), souvent rapide, la guitare intervenant par des breaks courts et incisifs, sauvages, parfois lancinants, et surtout la voix, presque incantatoire du chanteur Pete Murphy. Sur scène, c'est un véritable diable, presque nu, sautant, marchant au rythme de leur musique, prenant les aspects de Satan ou de Lugos (le premier acteur à avoir joué Dracula) selon les goûts, « l'iguane », au temps des Stooges). Un concert envoutant qui finit par un rappel magistral, « Bella Lugosi's dead ». La victoire du mal et de l'horreur. On croyait avoir atteint les sommets de la terreur et du chaos avec Bauhaus. On se trompait, car la deuxième journée a révélé un groupe tout aussi terrifiant : les Virgin Prunes, le clou de la soirée, n'en déplaise au Simple minds. Le concert de Virgin Prunes commence par un véritable

gag : un chanteur guitariste (savait-il jouer de la guitare ?), visiblement saoul arrive sur scène, accompagné du batteur du groupe et nous montre ce que pourrait être de l'ivrogne-rock. Après cette farce, le groupe entier entre sur scène. Deux chanteurs en haillons, les cheveux longs et répugnants, la peau recouverte de poudres et de saletés, véritables hommes de cromagnon, tiennent le devant de la scène

les cris du public, jouait dans le noir et sans sono. Sous cette pression, les organisateurs cèdent finalement et ce concert démentiel peut continuer, toujours aussi barbare, apocalyptique, sale et répugnant.

On peut regretter l'absence de The Human Condition et de Section 25 (2 groupes à suivre). S'il y a une leçon à tirer de ce festival c'est que, de nos jours, il est de plus en plus difficile d'être original. Les triomphes de Virgin Prunes et de Bauhaus sembleraient prouver la victoire de l'outrage, du show visuel autant que musical, de la musique apocalyptique. Certains groupes peu connus se sont imposés par la force de leur musique comme Eyeless in Gaza et The Lines, et



pour une musique à leur image : des roulements de tambours, hypnotiques, des cris de guitare, une musique pesante et répétitive, parfois rapide mais toujours dense et grave, sous les cris horribles des chanteurs. Après le premier morceau, coup de théâtre, les organisateurs veulent arrêter ce concert qui dépasse les bornes de l'outrage : grave erreur ; pendant dix minutes les officiels doivent faire face à un public survolté, les huants, s'identifiant aux deux chanteurs, lançant des bouteilles en plastique (les cannettes de bière étaient prohibées à l'entrée), pendant que le groupe, encouragé par

comme Ludus et My Silent War. Mais ces derniers groupes n'ont pas eu le succès qu'ils méritaient du public alors que beaucoup d'autres sans originalité, comme (je me répète) les infâmes O.K. Jive, sérieux continuateurs du style Dalida, ont eu un franc succès.

Après ce festival, encore plus qu'hier, je peux dire que la recherche d'originalité d'un groupe est devenue une véritable invention, le refus, plus ou moins grand du conformisme, du dévouement au miel du tabaché, ou tout simplement le petit grain de folie, l'humour à distance par rapport à ce que l'on attendait.

185 rue DU SAUBOURG
DU PONT-NEUF
86000 POITVORS

Ariel K.

JARRY-POLYPHONIC



La chanson est trop souvent, en France, synonyme de médiocrité ou de simple décalquage du modèle anglo-saxon. Et aborder dans ce dédale, d'authentiques talents n'est pas chose facile.

Jean-Michel Jarry, personnage aux multiples facettes, est l'un de ceux-ci. Il possède un style simple et envoûtant, avec pour trame instrumentale une guitare et un synthétiseur. Homme d'Etat, le jour, homme de musique la nuit, il cotoie des atmosphères très différentes qu'il exprime, ensuite, en chanson. Histoire d'amour, histoire du pouvoir, il enregistre son univers chez lui, en solitaire, et il est bien difficile par la suite de ne pas s'y laisser promener.

Mais je m'arrête là, il serait impossible de réduire Jarry en quelques lignes, nous en reparlerons dans notre prochain numéro.

PALPABLE, charmant petit magazine de 8 pages, se consacre essentiellement à des expériences graphiques et esthétiques. Certains d'entre-vous ont eu la chance de le trouver inséré gratuitement dans leur numéro de MODERNE. Mais comme le tirage de PALPABLE est limité (et numéroté), il ne nous est pas possible de vous en offrir un à chacun. Aussi tous ceux qui souhaiteraient se le procurer peuvent nous écrire en joignant 2,60 F pour les frais d'envoi.



Poliphonic size est un groupe belge, bruxellois pour être précis, qui pratique une musique pop électronique fraîche et plastique. En fait, Polyphonic Size ne fut longtemps qu'une seule et même personne : Roger-Marc Vandevoorde. Roger-Marc est né le 20 novembre 1959 à Charleroi. Il vécut 13 ans en Allemagne près de Cologne avant de venir habiter à Bruxelles.

Après avoir joué entre 1973 et 1978 dans de nombreux groupes, le plus connu étant The Cookies, Roger-Marc s'achète

un synthétiseur et une boîte à rythmes et crée ainsi fin 1978 Polyphonic Size. La première moitié de l'année 1979 est essentiellement consacrée à la recherche de sons et de rythmes, Roger-Marc enregistre de nombreuses bandes. Une de ses connaissances, Michel Lambot, décide en octobre 1979 de fonder un label indépendant : Sandwich Records. Ayant entendu quelques enregistrements de P. Size, il lui demande d'être le tout premier groupe à enregistrer sur son label. Ainsi sort fin 1979 le premier disque *Algorhythmic E.P.*

Vu la multitude de morceaux stockés durant la période d'expérimentation, un deuxième 45 t suit immédiatement : Pragmatic Songs. Roger-Marc envoie alors à J.-J. Burnel (Stranglers) ses disques en demandant au célèbre bassiste d'accepter de l'aider dans le travail de studio de P. Size. J.-J. Burnel répond de suite, favorablement : « Il est bon que le monopole musical anglo-saxon s'estompe de plus en plus au profit d'une musique indigène. » En mai 1980, Roger-Marc part en Angleterre (Londres et Hastings) afin d'enregistrer son troisième single : *Nagasaki mon amour*, produit par J.-J. Burnel.

A sa sortie, en septembre 1980, ce disque remporte un joli succès parmi les hit-parade alternatifs et sur les ondes de toutes les radios libres. P. Size enregistre ensuite en novembre 1980 un morceau inédit : *Kyoto* pour la compilation de *Sandwich Records*. En janvier 1981, J.-J. Burnel se rend quelques jours à Bruxelles afin de produire la nouvelle étape discographique du groupe. Un LP (comprenant 5-morceaux dont une reprise des Stones « Mother's little helper ») est enregistré et il sort en avril 1981. Ce disque fut conçu avec l'aide de J.-M. Lederman (ex-Digital, Dance, Fad Gadget et Silicon Tents). Au mois de mars 1981, suite à la pression de sa maison de disques ; Roger-Marc décide de donner des concerts. Il recrute alors : Kloot Per W à la basse, France Lhermitte et Bernard M. au chant. Ainsi naît le Polyphonic Size Live.

Ils donnent leur premier concert le 3 avril 1981 au Beurschouwburg, dans le cadre du First Belgian Rhythm Box Contest, et ce fut le succès. Néanmoins, P. Size ne désire pas jouer Live souvent... L'avenir de P. Size se prépare avec un 33 t toujours enregistré avec Burnel. Ce disque devrait sortir dans le courant 1982 sur le label de « New Rose » et combiné avec une tournée française qui permettrait ainsi de mieux faire connaître ce groupe dans notre beau pays.

ELISA POINT

Le maxi 45 t dont nous annonçons la sortie imminente dans le numéro 3 vient de sortir. Produit dans les studios de l'IRCAM à Beaubourg, il est tout simplement gigantesque. Il y a cinq titres : « Garçon Fille » (deux versions), « Clapotie-Clapota », « Sortie des lycées » et « Guide de France ». Diffusion : Celluloïd / Vogue. (cf interview dans Moderne n° 3).

Deux esthètes du rock, Pascal Busy et Paul Bolten, viennent de faire paraître la première réalisation des éditions TAGO MAGO, une revue cassette contenant une interview inédite de Robert Wyatt, un entretien avec Dick Pollak (du groupe hollandais Mecano—, des dessins originaux de Hugh Hopper et pour la partie cassette 30 minutes inédites de Mecano ; le tout enrobé dans une pochette plastique. Attention, le tirage est limité uniquement boutiques branchées (new Rose) et par correspondance à Paul Bolten, 85 rue du Faubourg du Temple, 75010 Paris (prix 50 F).

SIZE - LES TIMIDES

VOX DEI : IMPORTANT ET PAS RASSURANT

Violence des mots, violence cérébrale d'une voix : folie froide d'une musique au feeling d'outre-tombé. On pense Joy Division ou Cure pour l'atmosphère, les Doors même pour ce qui est de la voix du chanteur big figure.

Et pourtant même si Vox Dei s'est formé pour l'attrait commun de ces groupes, le Vox a assurément sa propre image, son propre son.

A la rencontre des cinq personnes du Vox, l'image se confirme, une image imposante et pas rassurante.

A chaque concert de Vox Dei il se passera quelque chose. En tout cas, les cinq feront le nécessaire pour provoquer une situation. Une situation marquée par l'angoisse ou par autre chose, c'est à vous de choisir. Quelques titres de Vox Dei : *Belle, belle* (de C. François), *Rockstar*, *Fracture*, *Q.H.S... ?*.

Enfin un groupe qui déchaîne les passions. J'ai vu Trophin une première fois au théâtre de verdure de Nice. Ils ne jouaient que depuis quelques jours, et, entourés d'une ribambelle de groupes « hard scolaire » furent accueillis par une pluie de canettes. J'avais ri de leur image de lutins du 38^e siècle et de leur musique qui aurait dû servir de bande-son aux meilleurs moments de « star-wars ». Trophin déchaîne les passions : « ils sont nuls ! », « Comment peut-on oser ? », « Le violon est insupportable ». Mais on peut aussi entendre à leur sujet : « frisson charnel », « musique sensuelle », plaisir des yeux ».

La musique bancaire de Trophin est en fait une musique de GRANDE INTENSITE, elle provoque chez l'auditeur un état de tension nerveuse, ce qui ne semble pas étonnant lorsque l'on sait que Trophin est en fait une opposition du bien, représenté par Florence au violon et Jean-Marc à la batterie, et du mal qu'incarnent Joël le bassiste et Jean-Philippe le chanteur.

Une musique qui défie les lois de l'apaisement, une image indescrivable : Trophin réussit à choquer, innover, attaquer, tout en gardant violence, regard naïf, et une certaine cohérence. Un des groupes les plus originaux qu'il m'ait été donné d'entendre...

L'originalité est un des problèmes de la scène rock française. Le mimétisme avec la scène anglo-saxonne réduit les capacités créatrices des musiciens français. Or nous avons découvert un groupe dont l'originalité dans la musique et dans les textes remonte le niveau du rock français, je veux parler des TIMIDES.

Moderne : De quand datent les débuts des TIMIDES ?

Les Timides : On s'est rencontré il y a un an pour jouer chez un ami. De cette soirée sont nés Les Timides. Notre réunion n'est pas le fruit du hasard, mais d'une volonté de penser et de jouer d'une manière différente la musique. L'arrivée de la New Wave nous a beaucoup aidés dans cette démarche.

M. : Pourquoi créer un groupe en 1981 ?

T. : Pour sortir de l'anonymat, pour le plaisir de jouer ensemble, pour s'exprimer et aussi pour des raisons plus matérielles comme gagner de l'argent et ainsi vivre de notre musique.

M. : Présentation des Timides.

T. : Il y a Michel, il est aux claviers et il compose, Philippe notre sax qui possède une longue expérience de la musique et de son environnement et enfin Marc le guitariste.

Autour de ce noyau gravitent d'autres musiciens. On a des structures suffisamment extensibles pour recevoir des

peuvent avoir un sens politique puisqu'ils viennent de notre quotidien. Une des sources dans laquelle nous puisons notre inspiration est le cinéma français (1930-1950).

M. : Pourquoi le cinéma de cette période ?

T. : A cause de la présence d'acteurs comme *Louis Jouvet*, *Jean Gabin*, *Michel Simon* et tant d'autres. On peut aller voir 15 ou 20 fois *Casque d'Or* ou *Quai des Brumes*, sans se lasser une seule fois.

M. : Que pensez-vous des groupes français ?

T. : Il y a beaucoup de bons groupes mais ils manquent de mordant pour réussir. De plus il y a un manque de solidarité entre les formations qui conduit de nombreux groupes à l'échec. Chacun est jaloux de l'autre.

M. : Comment vous différenciez-vous des autres ?

T. : Par des sonorités plus méditerranéennes puisées dans notre famille



musiciens de tous les horizons. Cette confrontation d'idées est aussi enrichissante pour nous que pour les musiciens qui composent le groupe temporairement.

M. : Alors comment se passe la naissance d'un morceau ?

T. : Les morceaux sont composés par le trio Michel, Philippe et Marc. Puis quand on joue un morceau avec une formation agrandie, ce morceau va obligatoirement évoluer, à cause de l'apport des musiciens.

M. : Et le texte, ça compte pour vous ?

T. : Enormément, il prime avant tout. La chanson se situe au centre de notre musique et de notre démarche. Les textes proviennent de flashes émotionnels tirés de notre vie de tous les jours. Ces flashes peuvent avoir un sens politique puisqu'ils viennent de flashes émotionnels tirés de notre vie de tous les jours. Ces flashes

La seule revue (ou le seul fanzine si vous préférez) à avoir publié dans le même numéro des interviews de Au Pairs, Théâtre of Hate ou Killing Joke s'appelle *Burning Rome*. Voici comment ils se définissent dans l'éditorial du premier numéro : « Les liens entre le mouvement rock et l'ensemble des problèmes à vivre dans les années 80 sont maintenant évidents pour tous... C'est de ces mouvements, de ces groupes dont nous voulons parler et aider à ce que les rebelles d'aujourd'hui ne soient pas sans cerveau sans cause et sans aucune chance. » Dommage que la mise en page ne soit pas à la hauteur des idées avancées : mais comme il se passe tellement peu de choses en France, nous n'allons pas faire la fine bouche pour si peu.

THE OPPOSITION-U2



A partir de l'explosion punk s'est propagée une intensité captée depuis 1979 par the opposition. Originaire de Londres, Mark Long, guitare Mark Bell, basse ; Ralph Hall véhiculent le climat social qui les absorbent.

Mark Long : d'inspiration réaliste, nous voulons garder l'intégrité et le sens authentique de nos personnalités. Les difficultés à se maintenir proviennent de la trajectoire jusqu'à atteindre le public ; le business et les médias déforment souvent les positions des groupes et créent une tension négative.

Marc G : Opposition groupe politique ?

Mark L. : Lorsque tu es impliqué dans un mouvement, tu es politique ; mais je ne veux pas déterminer une option sur le bien et le mal. Le monde industriel possède d'énormes moyens de communications, et pourtant nous n'arrivons pas à briser le silence ; nous tentons par l'intermédiaire de la scène de propulser une émotion et une intensité ; en ce

sens nous sommes proches de la tension hypnotique des Doors, du Velvet ou des gens comme Killing Joke. De la scène française Marquis de Sade articule un monde cru de couleurs, d'éclectisme, d'influences européennes.

Marc G. : Quel est le concept et l'optique du groupe dans l'immédiat ?

Mark L. : Nous voulons continuer l'initiative du label Double-Vision qui fonctionne comme une coopérative avec dix participants envisager un prochain disque si « Breaking the silence » produit avec l'ingénieur du son de Marianne Faithful, Nico, Kenny Jones, se vend suffisamment pour recevoir des propositions sérieuses de la part des maisons de disques, nous respectant dans la production et dans notre identité. Je voudrais aussi explorer la guitare non seulement comme instrument du groupe mais la rattacher à d'autres expériences. D'autres tournées se dérouleront et nous souhaiterions amener le public dans d'autres lieux (supermarkets !).

U2

Moderne : Comment s'est formé le groupe ?

Adam : Nous venons tous de Dublin, nous sommes rencontrés à l'école. Au départ Andy, le batteur, a voulu fonder un groupe et nous l'avons rejoint. Après de nombreux noms, nous nous sommes appelés U2.

M. : Pourquoi avoir intitulé votre nouvel album « October » ?

A. : On a voulu qu'il se dégage de ce disque une atmosphère de fin d'été, avec cette sorte de douceur brumeuse que l'on retrouve sur la photo qui illustre la pochette et, j'espère, aussi les morceaux (ndlr : c'est pour cela que Hedge joue du piano dans ce disque).

M. : Justement, qu'elle est la signification de ce nom ?

A. : Il n'a pas de signification, nous l'avons choisi pour son impact immédiat sur les gens. C'est un nom facile à retenir, qui frappe les esprits...

M. : Qu'est-ce que tu écoutes en ce moment ?

A. : Beaucoup de choses, pas mal de musique des sixties (surtout les Rolling Stones). J'écoute aussi bien Joy Division, Talking Heads que Simon and Garfunkel, je suis assez éclectique.

M. : Cherchez-vous à faire passer un message dans votre musique ?

A. : Non, pas vraiment. Nous jouons avant tout une musique optimiste, ce que l'on veut c'est prendre du bon temps, et surtout ne pas s'enfermer dans une attitude catégorique. Il y a suffisamment de groupes tristes en ce moment.

M. : Comment avez-vous ressenti votre tournée triomphale aux Etats-Unis ?

A. : La tournée américaine a été très bénéfique pour le groupe. Nous sommes souvent passés en radio, ce qui a permis de toucher un très large public. Nous avons joué dans d'énormes stades. Pour les Américains, nous sommes les porte-drapeaux d'une nouvelle musique anglaise.

M. : Vous qui êtes un peu en dehors des modes, que pensez-vous des nouveaux courants anglais comme le néo-romantisme ou le néo-psychédéisme ?

A. : Je pense que les modes sont éphémères, il vaut mieux créer la sienne à l'intérieur de sa propre musique.

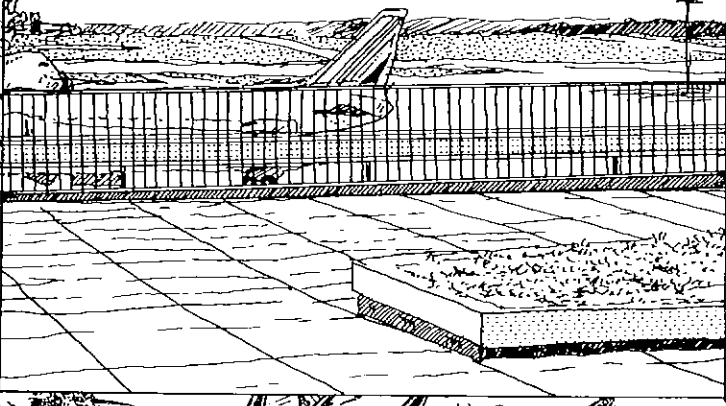
M. : « October » se révèle, à l'écoute, beaucoup plus mélodieux que « The Boy ». On a l'impression que vous tentez de vous rapprocher d'une certaine culture irlandaise, que Bono avait évoquée dans un magazine anglais.

A. : Nous sommes tous influencés par la culture irlandaise (étant tous profondément irlandais), mais je ne crois pas que cela joue un rôle fondamental dans notre musique. L'utilisation d'oillean pipes (instrument irlandais) dans un des morceaux ne doit pas être ressentie comme une identification à la culture irlandaise, elle sert à renforcer cette atmosphère automnale du disque.

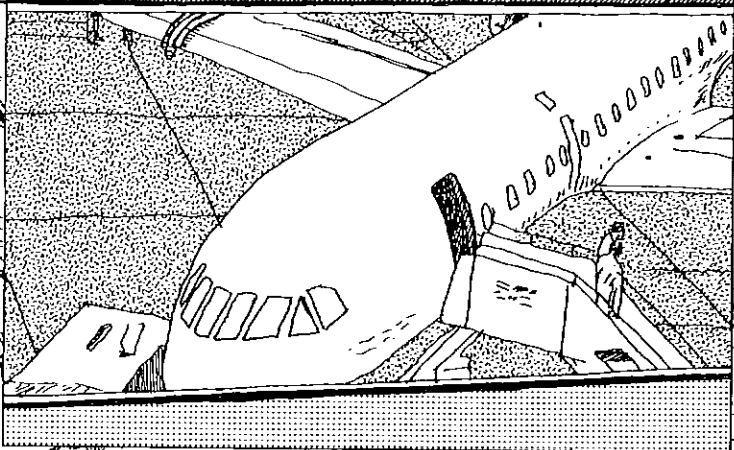
M. : Comment êtes-vous considérés en Irlande ?

A. : Oh la la, nous jouons généralement devant plus de 20 000 personnes (Andy se penche pour m'écrire le nombre), c'est te dire...

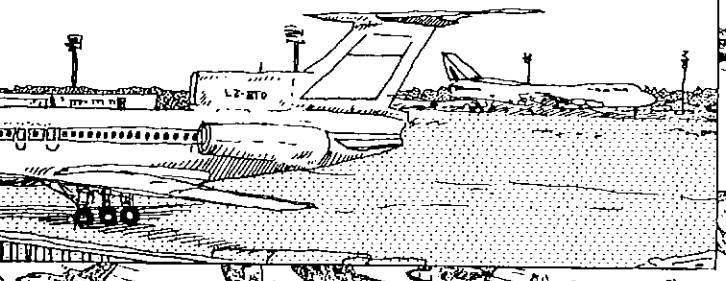
Lorsque j'ai le blues, je file à Orly. Assis derrière le vitrage blindé, je regarde les fourmis descendre



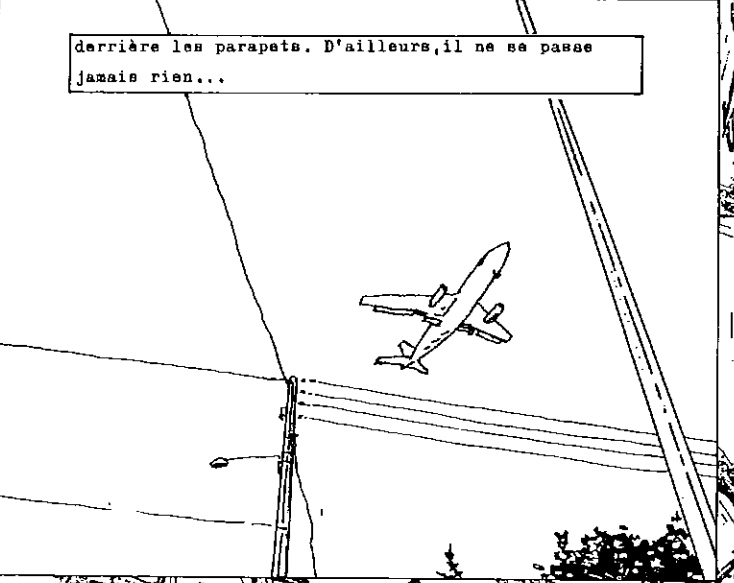
des avions. Il ne se passe jamais rien. Les avions arrivent et décollent toutes les trois minutes envi-



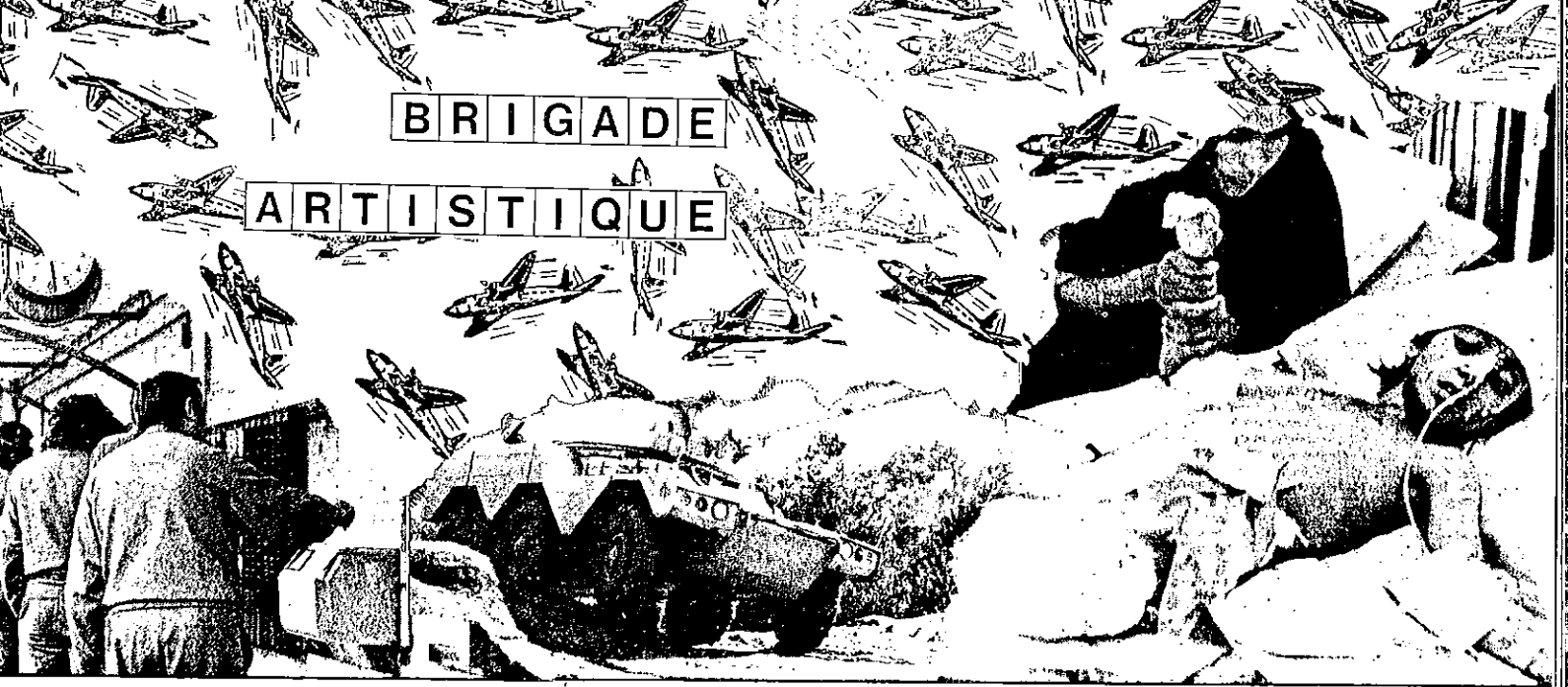
ron avec un vrombissement à rendre jalouse une sono d'un groupe de Hard-rock. Je reste là, à attendre



derrière les parapets. D'ailleurs, il ne se passe jamais rien...



BRIGADE ARTISTIQUE



bien étrange...



Richard Strange a bien changé. En 1976 il était à la tête des Doctors of madness et il ne laissait pas indifférent avec sa mèche violette et ses airs de dandy. Les punks le respectaient car il avait été le premier à laisser les Sex Pistols s'exprimer sur une scène. Aujourd'hui les D.O.M. ne sont plus qu'un souvenir et dans cet hôtel du centre parisien, j'ai plus l'impression de me trouver devant un touriste britannique légèrement excentrique que devant une rock'n'roll star. Pourtant la veille il avait donné un concert assez envoûtant à la Maison des Arts de Créteil devant un public assez disparate, cocktail d'habitues de la M.J.C. avec un zeste de loubards et un brin de branchés. Pas vraiment aimable pour lui que de l'avoir expédié en banlieue pour son unique concert à Paris. Surtout que son spectacle est assez original ; il s'agit d'une fantaisie politique qui conte l'ascension d'un ancien acteur devenu l'homme le plus puissant d'Europe mais qui au fur et à mesure de sa progression dans la vie politique perd sa propre identité. Ecrasé par son propre pouvoir, il est rejeté dans l'ombre par ceux-là même qui comme la presse, l'avaient aidé à sortir du rang. Derrière cette fable, que l'on peut trouver simplette, transparait l'Angleterre des années 80 avec la formidable importance qu'a prit la presse dans la vie politique. Désormais pour faire carrière, il ne suffit plus d'avoir de bonnes idées, il faut surtout savoir se faire accepter des médias ; d'où l'apparition croissante de comédiens qui se recyclent dans la politique, l'exemple le plus connu étant bien entendu Reagan. Strange va même plus loin en affirmant que dès maintenant quiconque a des dons

d'acteur peut se permettre en apprenant certaines techniques de « manipulation de masse » de se lancer à la conquête des foules.

Pour Strange la musique n'est qu'un moyen d'expression, elle ne constitue pas une fin en soi. Il ne se prend ni pour un chanteur ni pour un rocker, il se veut avant tout acteur : *« Je ne suis pas un musicien, d'ailleurs je déteste aller voir jouer des groupes. Le rock n'est pas suffisant pour ce que je veux faire mais il me permet de me faire connaître et de développer mes idées. Une chanson ne peut sûrement pas changer le monde mais elle peut m'ouvrir la porte des médias. »*

MARGINAL

toutes sortes de lieux non conventionnels comme les galeries de peinture ou les hôpitaux psychiatriques. Ainsi, il peut s'adresser à un public non musical. Pour éviter de s'encombrer avec du matériel, il ne s'entoure que de deux musiciens : Dave Wintrop, qu'on retrouve également avec Valérie Lagrange et Angus Mac Lean, qui a travaillé avec David Bowie. Il a lui-même ouvert en plein Soho un centre d'expérience appelé « Cabaret futura » où s'entrecroisèrent de décembre 1980 à juin 1981 des concerts, des vidéos et des performances. Mais avec le succès arrivèrent les mondains en l'occurrence les néo-romantiques et plutôt que de devenir un lieu à la mode, Richard Strange préféra arrêter l'expérience. Cette année, et pour la première fois depuis 3 ans, Richard Strange a fait paraître chez Virgin un album-studio appelé

« The phenomenal rise of Richard Strange » qui marque l'aboutissement de deux ans de travail sur sa fantaisie politique. Malgré sa conception et sa bonne production ce disque est passé presque inaperçu en France. L'absence d'originalité musicale éclipsant la performance constituée par la sortie d'un disque centré sur un seul thème. Strange étant plus un acteur qu'un chanteur on peut douter de l'intérêt pour lui de transcrire ses propos sur vinyl ; il ne semble pas de cet avis : *« Il y a trois manières de faire passer l'histoire que je développe :*

– *la prestation, elle permet un contact immédiat avec le public ;*

– *le disque, il revêt un côté plus contemplatif ; l'auditeur peut mieux écouter les paroles, la musique, les réécouter s'il en ressent le besoin ; chose qu'on ne peut absolument pas faire pendant un spectacle ;*

– *et les interviews qui sont pour moi aussi importantes que les deux premières (merci !), car elles constituent des notes d'explication ; je sais qu'il ya des choses peu évidentes dans ma démarche, aussi puis-je ainsi éclaircir le public. »*

TOUCHE A TOUT

Richard Strange ne s'en tient pas là. Outre le fait qu'il soit déjà chanteur/acteur, il s'occupe en plus de production (ce qui pour un soi-disant non musicien est étonnant). Deux groupes sont passés entre ses mains : Sector 27 et Way of the West, et il compte également produire la chanteuse new-yorkaise Cristina pour qui il a déjà écrit plusieurs chansons.

Et ce n'est pas fini. Voilà que Strange a en tête de réaliser un film narrant la prise du pouvoir culturel mondial par Cabaret futura. Voilà qui promet. Comment ne pas être séduit par ce touche-à-tout génial, éternellement insatisfait et toujours en quête d'expériences ou d'émotions nouvelles. Comment ne pas pardonner les erreurs de parcours devant tant d'énergie déployée. Comment ne pas remarquer que si en Angleterre de nombreuses passerelles existent entre les différents modes d'expression, ici, tout est plus cloisonné. Chacun reste dans son coin sans se soucier du travail des autres. Et comment ne pas se demander, enfin, si en France le rock n'est pas si pauvre, que parce qu'il n'est que rock ?

Patrick Sole

LES NUMEROS 2 ET 3
RESTENT DISPONIBLES

7,60F L'EX
FDP COMPRIS



Photo Bernard Pichon

JUSTE A LA MODE?

Dépêche Mode fait partie de cette nouvelle vague électronique qui est apparue l'année dernière en Angleterre. N'utilisant que des synthétiseurs, ce groupe a à son actif plusieurs 45 tous dont « New Life » et « Just can't get enough » ainsi qu'un 33 tours. A l'aube d'une brillante carrière, il était devenu nécessaire de les voir sur scène en France. Hélas la déception fut au bout du voyage : Dépêche Mode pratique une musique fort agréable mais qui s'avère au bout du compte répétitive et sans âme. Ils donnent l'impression, au contraire d'un groupe comme Soft Cell d'avoir déjà atteint leur maximum et de ne pouvoir progresser. Dépêche Mode ressemble à ces groupes qui ne durent qu'un printemps. Passeront-ils l'hiver.

Pourquoi avez-vous choisi le nom d'un magazine de mode français ?

Nous aimions beaucoup la sonorité de ce nom, mais nous ne le prononçons pas comme vous, nous disons « dépêche mode ». En tous les cas, le choix de ce nom n'a rien à voir avec la mode en tant que telle.

Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Nous vivons tous dans la même ville, Basildon, à environ cinquante kilomètres de Londres. Nous avons été à l'école ensemble et là nous avons commencé à faire un groupe qui comprenait une basse, une guitare rythmique, un synthé, et une boîte à rythme. Il y a un peu plus d'un an, nous avons fait quelques concerts comme cela et nous avons senti qu'il nous manquait quelque chose. Puis peu à peu, nous avons éliminé la guitare et renforcé le chant. De toutes façons, nos guitares étaient très mauvaises, les amplis aussi, ça n'a pas été une grande perte et ça a fait de la place dans le camion. A cette époque on écoutait beaucoup de musique synthétique, et on a décidé de s'y mettre aussi.

Quels sont les apports principaux de la formule tout synthétique ?

Au départ, on ne déteste pas les guitares ; personnellement j'en joue depuis que j'ai douze ans, mais je trouve que ça limite le jeu. Même si on rajoute des tas d'effets. J'aime bien le synthé au sens où ça représente une technologie nouvelle et qui est évolutive. Dans les années qui viennent, on va essayer d'étendre ces

possibilités au maximum. Nous allons acheter un computer, d'autres synthés très sophistiqués, surtout pour le travail sur la percussion, pour aller le plus loin possible dans ce sens.

C'est la formule de l'an 2000 ?

Ça, c'est pas vraiment sûr. Disons que c'est un truc qui démarre et que c'est un système très souple que l'on peut faire évoluer un peu comme on veut. Un grand nombre de groupes s'orientent dans cette direction. De plus c'est très maniable et ça se transporte facilement.

Avez-vous des contacts avec les autres artistes de la compilation « some bizarre records » ?

Quand nous avons enregistré cette compilation, nous en étions à nos débuts et nous étions vraiment très inexpérimentés. Le seul truc qui nous importait c'était de mettre quelques titres sur du vinyl. Il se trouve que nous avons eu une bonne critique en général. Cela dit, j'ai l'impression que la presse n'a pas toujours eu une bonne approche de notre musique. On a enregistré sur *Some bizarre* alors que nous ne sommes pas du tout un groupe bizarre. Mais alors pas du tout ! On est seulement un groupe pop. Pas dans le mauvais sens du terme, bien sûr. On a un son bien à nous.

Techno-pop ?

Non pas vraiment, cela me fait trop penser aux mauvais aspects de Human League ou Cabaret Voltaire.

Quelles sont vos influences ?

On écoute beaucoup de choses assez différentes. David Bowie, les Sparks, Simon et Garfunkel, Tuxedo Moon, Bauhaus, Joy Division, Martin aime bien Talking Heads, Lou Reed, Iggy Pop. En fait, nous écoutons la musique des charts, les trucs qui sortent sur le marché.

Et vous, vous le suivez aussi le marché ?

Oui, bien sûr ! (rires)

En Angleterre, vous avez éclaté en même temps que la vague néo-romantique. Comment vous situez-vous par rapport à ça ?

On n'a pas très envie de se faire coller une étiquette. Cela dit, il est vrai que des groupes comme Duran-Duran, Visage ou Spandau Ballet apportent un peu d'air frais. Eux, ça a été facile de les cataloguer. Mais nous, nous n'avons pas du tout le même son que ces gens-là. Le nouveau romantisme, c'est juste un nom que l'on a donné à un phénomène qui a commencé il y a trois ans, et depuis c'est devenu vraiment un truc commercial. Quand la mode va se terminer, les groupes qui fonctionnent sur cette image vont avoir beaucoup de mal à s'en remettre. Nous on n'a pas envie de disparaître avec la prochaine mode.

Comment vous situez-vous par rapport aux événements actuels en Grande Bretagne, la crise, le racisme, la violence urbaine ?

Il y a quatre ans ou cinq ans, on écoutait de la musique « punk », new-wave, où il était question de ces histoires-là. Maintenant tout ça, ça nous casse les pieds. Les histoires de chômage ça ne nous concerne pas. On est un groupe pop et on fait de la musique pour que les gens pensent un peu moins à leurs problèmes.

Propos recueillis par

Bernard Pichon

Deutsch Amerikanische Freundschaft

A base de Disco, qui file toute simple, la musique de DAF réussit à s'insérer et à investir les zones sensorielles de notre cortex. C'est que Gabi Lopez et Robert Gorl se placent délibérément, avec leurs phrasées musicales minimalistes et leurs brèves incantations vocales, sur ce terrain trouble et excitant de l'exaltation de la subversion des interdits de toute sorte. Avec DAF, nous voici revenus un peu au temps de ces festivités païennes qui hantaient le bas Moyen-Age bavarois. Où finalement il n'importait que de danser et de boire à la face des maîtres, pour mieux se faire fi de leurs stupides principes. « *Nous n'avons respect pour rien* », « *tout est possible pour nous* ».

DAF. Ce groupe au nom ambigu est en train de réussir une curieuse percée sur la scène rock. Leur musique, c'est une sorte de cocktail disco-new-wave à base synthétique comme il y en a tant, très minimaliste, franchement pas originale et au premier abord on pourrait s'étonner de leur essort, d'autant plus qu'il ne bénéficie pas d'une promotion importante. Pourtant très vite ces impressions s'estompent... Mais d'abord, DAF c'est quoi ? Rappelons-le, DAF est composé de Robert Gorl (issu d'une formation classique) et de Gabi Delgado (ex-punk d'origine espagnole). Ils se sont rencontrés à Düsseldorf (quelle belle ville) puis pour sortir du ghetto créé autour des groupes new-wave de là-bas, ont atterri à Londres. Leur nom *Les Amitiés germano-américaines*, c'est un pied de nez aux deux impérialismes qui resitue leur démarche dans ce mouvement culturel et politique allemand à la recherche de son identité.

LE CHOC EMOTIONNEL

Pourtant, pourtant donc, au fur et à mesure que se déroule leur set, une profonde intensité se dégage de cette musique qui n'inspirait qu'une sympathie d'estime surgissent des émotions très fortes, envoûtantes et mystérieuses. Sur scène, ils sont tous deux tout cuir. Gabi chante et Robert martèle une énergie qui pénètre maintenant notre cerveau, s'insère et circule sans retenue dans nos corps. Ces litanies synthétiques exacerbent une tension qui va montant, nos petits ventres se nouent, nous voici sans point de repère, littéralement captés par ces sonorités équivoques. Et Robert poursuit sans relâche son martellement tandis que Gabi, lui, suffoque, plus qu'il ne chante. Ces sortes d'incantations, formées de phrases très courtes, polarisent une angoisse omniprésente, qui va maintenant en crescendo, sans pause ni palier, jusqu'à son seuil maximal là où elle devient jouissance. La véritable dimension de DAF transparait alors, celle d'une mise en jeu sexuelle, érotique à la mesure de ces deux corps en sueur qui imbibent la salle, ces morceaux qui s'enchaînent miment une progression orgastique, nous

incite à la décharge et au plaisir, il nous faut dépenser cette énergie qui s'accumule, la rejeter hors de soi et nous voilà dansant, la danse constitue l'aboutissement de cette musique, la charge émotionnelle qui la provoque met en jeu cependant des forces et des pulsions qui débordent très vite ce simple accomplissement sexuel symbolique.

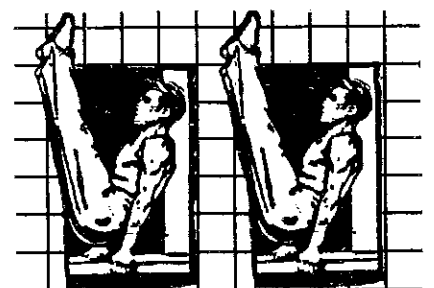
UNE MUSIQUE PAYENNE

En effet, leur set est beaucoup plus qu'une simple parabole coïtale et le plaisir-angoisse omniprésent dans leur musique aguiche des pulsions plus ambiguës. L'intensité vécue qu'ils provoquent, son importance témoignent d'une dimension sous-jacente majeure, d'où surgit cette tension disproportionnée. Le climat de ce concert me rappelle un peu l'esprit de ces gigantesques festivités païennes de l'Antiquité et du Moyen-Age, des Saturnales et des Bacchanales. Gabi et Delgado sont comme des enfants, des petits pervers polymorphes, des touches à tout à la recherche des objets de plaisir, des enfants qui n'ont aucune notion de sens de réalité et ne cherchent pas à en avoir, qui ne songent qu'à jouer et donc à détruire.. Ils mettent en jeu, ils investissent des pulsions qui apparemment nous répulsent, le nazisme, le sadomasochisme mais qui plus profondément sont porteurs de plaisir et d'attraction. Gabi : « *dans toutes choses, il y a du bon et du mauvais, ou les deux à la fois, j'aime certains aspects du nazisme (les uniformes par exemple, je les trouve sexy) alors que globalement je le rejette.* » Cela résume leur démarche, prendre du plaisir partout où c'est possible et ce sans aucun respect. Réaction dangereuse ? Au contraire, il s'agit là d'une position totalement saine : extérioriser des pulsions, en jouir ou s'en jouer sur le mode parodique équivaut de fait à la détruire, à en extirper toute négativité, tout sens, autrement dit jouir consciemment des uniformes tout cuir du nazisme, de toutes les connotations symboliques qui y sont inhérentes, c'est rendre impossible leur émergence réelle. La musique de DAF est une trame — écran ou nous jetons ainsi tous nos fantasmes dissimulés, où nous dépen-

sons en dansant leur ferment, c'est un véritable festin où nous consommons du cuir et de la torture, Mussolini et Staline, Sade et Masoch et c'est bon... Nous démystifions les démons qui habitent nos corps et nous redevenons pendant quelques moments rieurs et naïfs, avides de plaisir et de jeu. « *En nous écoutant, les gens seront peut-être plus ouverts. C'est ce que nous voulons, nous voulons que les gens aient l'esprit libre.* »

LA TRANSGRESSION

Regardons d'un peu plus près leurs paroles. Que nous disent-elles ? *Debout, secouez-vous. Tapez dans les mains. Dansez le Mussolini. Dansez l'Adolph Hitler. Remuez votre cul.* Écoutons Sato-Sato. C'est l'histoire d'un jeune prince perdu dans la forêt, la nuit tombée il est attaqué par des voleurs. Et puis *Don't loose your head : Ne reviens jamais en arrière. Regarde toujours devant toi. Tu es si fort. Tu es si beau. Ne perd pas la tête. Ne regarde jamais derrière toi.* Ou encore *Alles ist gut : Ne dis plus rien. Crois-moi, tout est bien. Tout est bien...* Revenons quelque peu sur ce rapport au plaisir et à ses troubles implications ; pourquoi est-il si agréable de mettre en jeu ces pulsions interdites, quasi-morbides ? Disons très brièvement qu'il n'y a de véritable plaisir que dans la transgression, transgression que la musique de DAF permet de vivre symboliquement. Ces instants où nous faisons éclater les limites, où nous accédons à une souveraineté accrue et bien sûr fictive. La jouissance n'est-elle pas cet instant où tout devient non-sens, où tout se mélange, hors du temps, bien et mal, vie et mort. La *petite mort* ne suggère-t-elle pas avec son enveloppe de sueur et d'odeurs fortes l'attrait de la pourriture et des corps en décomposition ? Nous avons besoin, nous humains bien sages de ces espaces d'irraison, petits ou grands, où nous déchargeons notre énergie de façon outrageuse ; de ces moments où au-dessus du vide nous jonglons avec tous les codes où nous dansons avec notre angoisse, car sinon, un jour, nous tomberons...





TRAITEMEN

Photo Jean-Claude LAGREZE



Il y avait bien quelques rares spécimens cuir-badges Crass-tête de loup perdus deci-delà dans cet Olympia dont les places avaient été aussi âprement disputées que pour les récitals de Montand, profitant du court laps de temps entre chaque titre pour réclamer « du speed »... La substance en question n'étant évidemment pas en vente au bar, il s'agissait bien entendu de musique rythmée à tendance punkoïde que nos égarés voulaient entendre. Ceux qui ont suivi la carrière de *Cure* depuis *Killing an Arab* comprendront que la présence de ces agitateurs ce soir-là étaient aussi déplacée que celle d'un rasta dans un gig des 4-skins, pour ne pas dire gênante. Le gros de la troupe, cependant, serait passé totalement inaperçu dans une foule normale. *Cure* n'est pas un de ces groupes à image dont nous sommes copieusement abreuvés par la presse rock depuis quelques mois... pour le « look », la frime et la dégaine salon XVIII^e siècle, voyez les fripiers des Halles. Combien y-a-t-il de groupes, actuellement, qui se sont construits une réputation et un public grâce à leur musique et RIEN d'autre ? Il est de bon ton aujourd'hui, chez les railleurs de tout poil, les faiseurs de mode, de jeter sur *Cure* le regard froid et distant qui convient à un groupe dont le succès dépasse les limites de leur petit cercle branché. « *Cure* sont les nouveaux Pink Floyd », c'est bien connu... Au niveau de leur actuelle popularité dans nos contrées, il y a un peu de vrai dans cette affirmation, mais la comparaison s'arrête là. Ce concert de l'Olympia était donc le dernier de la tournée française, puisque les dates prévues à Aix, Montpellier et Toulon ont été annulées à la dernière minute, le

groupe devant rentrer en Angleterre pour s'enfermer en studio. Le prochain album est prévu pour janvier... et sera paraît-il plus spontané, moins travaillé que le précédent. Sans doute ne permettra-t-il pas aux jeunes cadres hip de tester leur nouvelle mini-chaîne, mais il donnera en tout cas une belle occasion de se taire aux détracteurs qui prétendent que « *Cure* c'est toujours la même chose ». Pour cette tournée, le groupe n'avait pas amené de première partie. On se souvient encore des *Passions*, découverts grâce à eux un soir de juin 1980 au Bataclan, une des rares occasions où un support-band ne se soit pas fait virer à coups de cannettes et de mégots incandescents dès le troisième morceau. Cette fois-ci, nous avions droit à un dessin animé d'une bonne demi-heure, dont j'aimerais dire le moins de mal possible, mais... il faut avouer que ces personnages abstraits évoluant dans tous les sens ont un côté n'importe-quoi-pourvu-que-ça-bouge plutôt insupportable. Ce film a été réalisé par le groupe lui-même ; étant habitué à leur perfectionnisme musical, on ne peut que s'étonner qu'ils se soient laissés aller à une telle médiocrité. Je n'ai rien contre le noir et blanc, mais quand l'image est floue et que, de plus, comme c'était le cas à Paris, la moitié de l'écran disparaît derrière la batterie, il ne reste pas grand-chose à savourer. Par-dessus tout ça, défilait une sorte de light-show psychédélique du pauvre avec des magmas liquides qu'on avait l'habitude de voir il y a quinze ans dans tous les gigs de la Côte Ouest. Désolant. La bande originale du film n'est cependant pas sans intérêt quoiqu'un peu répétitive, trente minutes d'accords instrumentaux que l'on peut

se procurer sur l'édition anglaise de *Faith* en cassette. Un excellent investissement pour les walkmaniques, ce *Carnage Visors Soundtrack* étant l'accompagnement idéal à un décor urbain peuplé de zombies garantissant contre toute envie d'agressivité que l'on ressent dans ces conditions...

Sur les dernières images du film, le groupe s'installe, un immense soupir de soulagement s'échappe de toutes les poitrines, surtout de celles des spectateurs arrivés tardivement, debout dans les allées (pour le spectacle de Montand, ces places de choix sont à 50 balles, avis aux amateurs). Tous ceux des premiers rangs, en bon néo-babas, sont affalés dans leur velours et goûtent comme il se doit les premières mesures de *The holy hour*. Faisant bon gré mal gré partie de cette faction du public, je me prends tout de même à regretter le Bataclan et son taux d'humanoïdes au mètre carré qui aurait fait fuir un habitué des transports en commun... On était serrés, écrasés, les poumons compressés contre le bord de la scène, mais on trouvait tout de même le moyen de danser. Le no man's land entre le premier rang et la scène, sévèrement gardé par un S.O. impeccable, créait une distanciation bien plus large que ses deux petits mètres et empêchait certaines extériorisations auxquelles nous sommes habitués. Il n'est pas si désagréable d'être avachi pour goûter tous les charmes de *Funeral party* mais la plupart du temps cela aurait soulagé de pouvoir se lever. Il n'y a rien de plus frustrant que d'être obligé de se tortiller en mesure dans l'espace restreint limité par les deux accoudoirs pendant *A forest* alors qu'on a passé des nuits entières à danser dessus dans les boîtes branchées (et même moins branchées, semble-t-il). Depuis combien de temps n'avais-je pas assisté à un concert assis, mot terrible qui évoque les pires solos du *Grateful Dead* (qui affichait paraît-il complet quelques jours avant) et une époque Dieu merci révolue ? Ce n'est que pour le rappel que les plus audacieux ont osé décrocher du fauteuil, et encore, a-t-il fallu les encourager de la voix et du geste ! Certains paraît-il se sont endormis ! Il est vrai que nous ne sommes plus tellement habitués à de pareilles situations. Il reste que l'Olympia est la meilleure salle de Paris, et de loin, l'ingénieur du son n'a eu aucun mal à obtenir une acoustique en tous points parfaite, chose de plus en plus rare de nos jours... Ce technicien-là est semble-t-il un génie du genre, car les échos que j'ai récoltés des concerts de Lyon et de Bordeaux faisaient état de la même perfection, et ce dans des salles nettement moins adaptées. Depuis l'an dernier, ils ont également fait d'énormes progrès (et investissements !) sur le plan éclairage, bien que par instants, vu l'orientation de certains projecteurs de fond de scène, les spectateurs des premiers rangs prenaient l'air larmoyant de condamnés en puissance lors d'un interrogatoire en règle. Plein les

T D E C H O C

yeux mais surtout plein les oreilles. On a eu droit au répertoire désormais classique, un peu moins d'extraits du premier album, bien sûr, mais toujours *Killing an Arab* dont j'attends avec impatience l'abandon, bien que certains semblaient n'être venus que pour ça... Le syndrome du premier single est une des choses dont on a le plus de mal à se débarrasser, tout le monde veut l'entendre, à plus forte raison si ce fut un hit, ça devient systématique et le groupe prend de moins de moins de plaisir à le jouer. Regardez les *Who*, qui se traînent depuis seize ans avec ce boulet de *My generation* ! Espérons que *Cure* n'en arrivera pas là... Un seul nouveau titre, *Splintered in her head*, qui figure en face B de leur dernier single (ils n'ont pratiquement jamais joué l'autre face *Charlotte sometimes* tout au long de cette tournée ; mauvais pour le marketing, ça...) qui marque une évolution assez nette par rapport à *Faith*, avec un tempo de batterie qui rappelle plus que furieusement, et c'est encore plus évident sur scène que sur le disque *Atrocity exhibition* de Joy Division (lequel est plus moins inspiré d'un plan de Pink Floyd sur *Saucerful of secrets*, si, si, vous devez bien avoir encore cette antiquité chez vous, pensez à enlever la poussière). La tradition est de terminer sur une version délayée de *Faith*, avec quelques lyrics rajoutés pour la circonstance... Le rappel se fit attendre, mais dépassa toutes nos espérances, rarement fut atteinte une telle intensité. Au bout d'un bon quart d'heure de rab, Robert Smith s'agenouille devant son micro, plaque un dernier accord et pose sa guitare à terre avant de quitter la scène presque furtivement, suivi de près par Simon Gallup qui préfère la manière forte pour se débarrasser de son instrument, un peu le genre Townshend mais en moins destructeur, puis Lol Tolhurst qui se faufilent tous deux backstage alors que les dernières notes programmées au synthé finissent de s'évanouir. Sans que l'on ait eu le temps de réagir, les lumières se rallument, et durant deux ou trois secondes, la proverbiale mouche a traversé la salle sans se faire remarquer, laissant un public totalement abasourdi par une conclusion aussi brusque qu'émouvante. Dehors, les deux petits Anglais de Priestley, responsables du stand de tee-shirts et autres objets insignifiants, faisaient des affaires d'or ; soit ils bradaient pour le dernier soir, soit ils avaient mal calculé la conversion des livres sterling en francs, quoi qu'il en soit, ce fut la seule bousculade sérieuse de la soirée ! Je n'ai maintenant qu'une hantise, c'est que *Cure* devienne effectivement aussi populaire que Pink Floyd et qu'il faille les accueillir la prochaine fois dans une salle plus grande. Leur musique n'est pas faite pour les stades. Si vous ne pouvez pas ne serait-ce qu'entr'apercevoir le regard trouble de Robert Smith, vous y perdrez beaucoup !

Sylvie G.

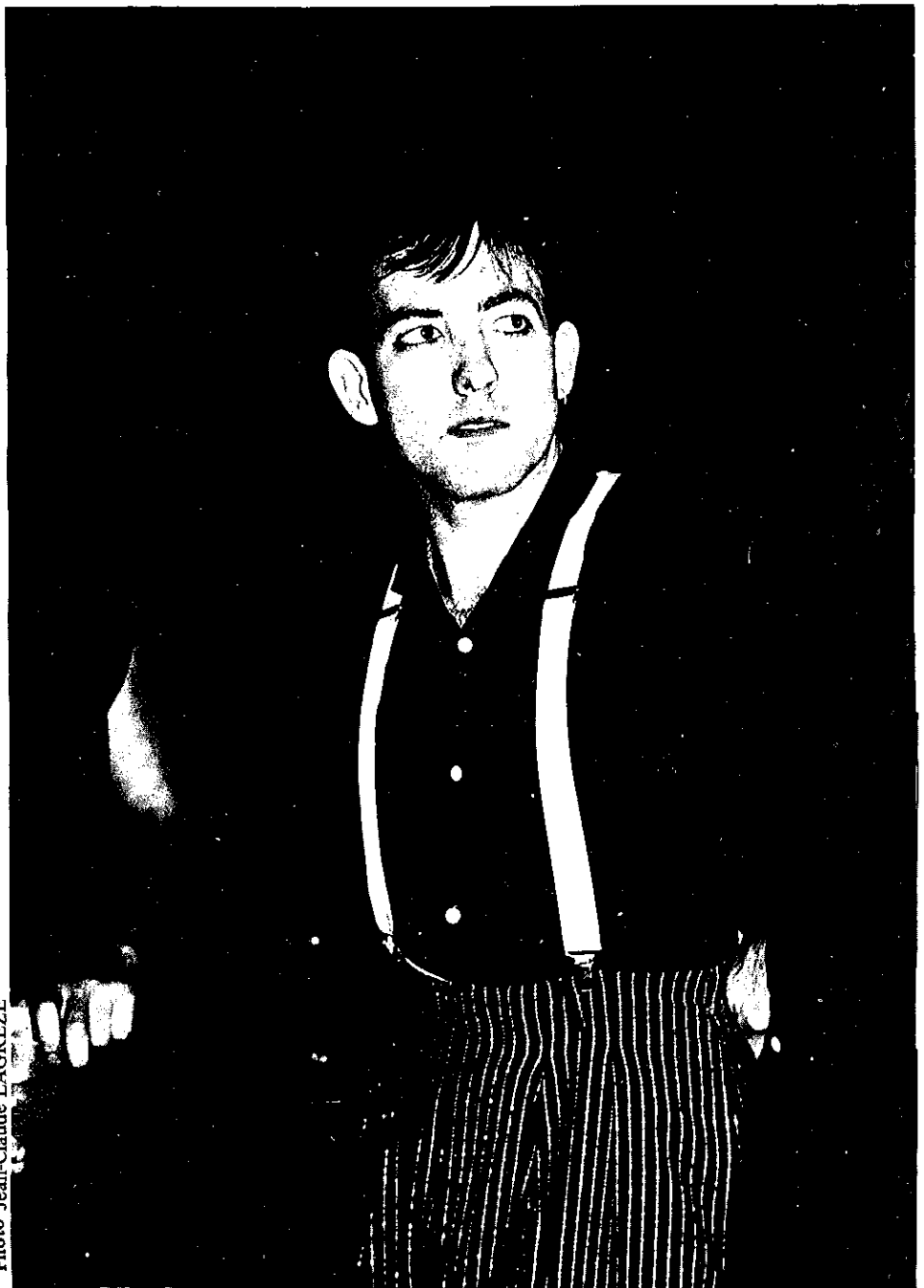


Photo Jean-Claude LAGREZE

Discographie complète (Fiction/Polydor)

45 T :

- *Killing an Arab* / *10.15 Saturday night* (G.B.).
- *Boys don't cry* / *Plastic passion* (G.B.).
- *Jumpin' someone else's train* / *I'm cold* (G.B.).
- *A forest* / *Another journey by train* / *I'm cold* (G.B.).
- *10.15* / *Accuracy* (F, sans doute pour faire plaisir aux auditeurs de FIP).
- *Primary* / *Descent* (G.B./ 7" et 12").
- *Charlotte sometimes* / *Splintered in her*

head (G.B., 7" ; la version 12" contient en plus une version live de *Faith*).

LPs :

- *Three imaginary boys*
- *Seventeen seconds*
- *Faith*
- *Boys don't cry* (U.S./F. ; compilation regroupant la plupart des titres du premier album, les premiers singles et un inédit *World War*).
- *Happily ever after* (package U.S. rassemblant 27 *seconds* et *Faith*).



PERTURBATIONS SONORES

Rock fleep, auto destruction, la deuxième vague industrielle déferle sur les Etats-Unis.

Dès sa naissance, la musique industrielle se divisa en deux tendances. L'une anglaise, très mécanique, électronique (synthés, boîtes à rythmes...) et morbide. L'autre, américaine, flippante et désespérée, mais jouée essentiellement à partir d'instruments conventionnels. Tandis que l'Angleterre subit les assauts de Throbbing Gristle, Cabaret Voltaire et autre Normal ; les premiers groupes américains demeurent cantonnés essentiellement à New York.

Jusqu'à-là, la musique nous servait à oublier le quotidien, le rock industriel nous y replonge, le scrute, l'extrémise ; les sons et rythmes chauds font place à une longue saga morbide et désespérée. Une nouvelle forme de masochisme.

Suicide est le premier de cette génération. Pas de coup de poing, une tension qui monte mais qui n'éclate pas. Formé (en 1976) de Martin Rev (électronique) et d'Alan Vega (vocal), Suicide a inspiré de nombreux groupes par son rock angoissant.

1978. C'est le monument de la musique flippante : *No New York*, produit par Brian Eno. « Plus de discours, que des lignes, des lignes continues qui speedent la tête, la martèlent » (*No New York*, « Marge »). Au programme : les convul-

sions de James Chance, les plaintes de Teenage Jesus the Jerks, les crises de Mars et les délires de DNA. Ouf. (A acheter d'urgence s'il est repressé). D'autres groupes gravitent autour de ces quatre destroy all monsters : Beirut, Slamp, Rosa Yemen (Hello Lizzie). New York se meurt, la Californie prend le flambeau, après un bref crochet à Akron où se crée le groupe mutant « Devo ». La Côte ouest possède déjà le groupe le plus fou de tout l'univers : les Residents. Ils délirent sur leurs bandes magnétiques depuis 1975, et le moins connu (mais non moins fameux) Chrome (voir Moderne n° 3).

Le rock industriel de la Côte ouest a à l'origine une démarche à la fois artistique et musicale. Mélange de groupes mutants de la vague punk et de performers des écoles d'arts (dont Tuxedo Moon). En 1980, Subtéraneen Records sort *Live at Target*, compilation musicale des bandes de Target Vidéo (très axés sur le punk et la New Wave, et visuellement sur la politique et la guerre). On ressent le même choc à l'écoute de ce disque que celui enregistré par les sismographes, deux ans auparavant, à l'écoute du *No New York*. Quatre groupes se partagent les deux faces, la première, plus angoissante que la seconde comprend le très « beau » Night to forget de Factrix, plus subterfuge et quatre

titres de Nervous Gender (au batteur de 12 ans). Sur l'autre face « Uns » nous raconte sa vie à travers un mégaphone, tout en s'accompagnant d'un synthé ; tandis que Flipper dévore le reste du vinyl. Le son tout en restant proche de celui de « No New York » a des tonalités beaucoup plus électroniques. C'est *Negativland* qui, le premier, se réconcilie avec la musique industrielle anglaise ; qui semble, de son côté, ne pas digérer du tout ces groupes névrosés U.S. Leur démarche est très proche de celle de Throbbing Gristle, leur premier album est sorti en 1980, les morceaux n'ont pas de titres mais des numéros. Ils sont courts et hachés. On y trouve une foule d'instruments (du mixer à la boîte à rythmes, en passant par le téléphone et la télévision...). La faible partie vocale est largement compensée par la recherche musicale (tel ce morceau constitué de bout de bandes magnétiques juxtaposées les unes aux autres, ou de cet autre, le n° 10, dans la lignée de Chrome et des Residents. Le disque est livré avec un morceau de papier peint lavable, deux fiches cuisine (dont une en couleur) et un texte... Leur second album *Points* est assez inabordable aux premières écoutes. C'est un album qui s'inscrit dans un courant, encore beaucoup plus extrémiste que DOA de Throbbing Gristle. Essentiellement composé de bruits, de deux choses l'une : ou bien c'est une œuvre géniale malheureusement d'un hermétisme déconcertant, ou alors, ce ne sont que des fumistes. Il existe beaucoup d'autres groupes industriels américains, cette liste est loin d'être exhaustive. Notons aussi qu'une tendance commerciale, type *Orchestral Manœuvre*, se dessine avec des groupes comme *Voice Farme*, et même *Los Micro Wave*. A suivre également *Bob*, un groupe dans la lignée du premier *Devo* qui a sorti un superbe 45 t en 1980.

DISCOGRAPHIE :

— (Pour les collectors) Il existe un mini 33 t *The Happy Squid Sampler* tiré à 500 exemplaires numérotés (il en reste). C'est une compilation de deux groupes punks, de trois groupes industriels et d'un autre dans le genre 60's (vidiots, urinals) (neef arrow book...) sorti chez Happy Squid Records.

— *Project 197*. No music s'écoulant aussi bien en 33 t qu'en 45 t. Independant project records.

— *Factrix premier*. 45 t qui après le live at tarjet est simplement génial. Empire of passion, Trans time records.

— *Voice farm modern things / sleep*.

— *Bob* : Thomas Edison.

— *Negativland* : *Negativland*, *points* Seeland records.

N'hésitez pas à commander aux Etats-Unis, malgré le dollar à 6 francs et les frais d'expédition, les disques restent toujours moins chers.

Quelques adresses :

Bomp Records : p.o. box 7112, burbank ca 91510 (catalogue bimensuel).

Subterraneens records : 912 Bancroft Way, Berkeley, ca 94710.

Ralph Records : 444 Grove street, SF, ca 94102.

Les Californiens Sublimes



Photo J. B. Robollet

Malgré les fatigues d'une tournée qui ne leur laissait aucun répit, et dont Rita Mitsouko assurait avec candeur la première partie, Indoor Life a triomphé dans toute la France : fans inconditionnels, new wavers, amateurs de musiques planantes et curieux des musiques nouvelles, s'abandonnent au déferlement d'hypnotiques lames sonores. Jorge, le chanteur est un mime halluciné, Bob le bassiste catalyse la transe, Joe à la batterie et Dino au trombone forment un couple de géants superbes. Le groupe est soudé par une intensité intérieure presque mystique. C'est le retour des Californiens sublimes, la fougue et l'enthousiasme portés par une puissance contrôlée, la géométrie sensuelle des corps, une instrumentation électronique dont les dernières sophistications (sequencer, harmonizer, equalizer) nuancent un son riche aux textures aérées. Pour Indoor Life, jouer en public constitue une expérience déterminante, irremplaçable. Le lendemain du concert parisien, devant une tasse de thé,

Bob explique : *Nous essayons de séduire le public, de le faire venir à nous. Il faut qu'il s'ouvre et nous donne son énergie pour que nous nous donnions à lui en retour. Plus nous sommes exigeants avec lui, plus l'expérience est intense et profonde. Les gens ne peuvent pas écouter passivement, même s'ils ne dansent pas comme des fous, nous sentons l'énergie qui vient d'eux. C'est difficile de danser sur notre musique, mais c'est ce que nous aimons atteindre.* » Il en vient ensuite au travail des nouveaux morceaux : *« Nous avons beaucoup répété à San Francisco, et tout l'été à New York. Nous nous efforçons de mieux nous opposer les uns aux autres en termes de rythmique, d'équilibre entre la basse et le trombone, de telle sorte que chaque morceau soit parfaitement adapté aux possibilités sonores de chaque instrument. Mon rôle est tantôt mélodique, avec des effets dans les aigus, tantôt rythmique, avec des effets dans les graves. Nous faisons des distinctions très précises d'op-*

positions et de relations entre nos instruments, et devons être très concentrés, car si les rythmes que nous jouons individuellement sont simples, leur combinaison est complexe. » Il évoque ensuite le temps où Indoor Life ouvrait pour les Dead Kennedys, Crime ou Flipper dans les clubs punks de San Francisco : *« Même s'il ne venait pas pour nous, le public n'était jamais grossier ou intolérant. Nous étions très différents à l'époque, mais nous évoluons selon ce qui se produit dans nos vies, à mesure que nos sentiments et nos idées se transforment. Nos morceaux sont d'une structure assez ouverte pour exprimer ces changements par l'interprétation. Indoor Life est comparable à un liquide qui peut prendre toutes sortes de formes. Mais avant tout, ce sont quatre personnes qui ont une relation à travers la musique. »* Indoor Life n'hésite pas à jouer avec d'autres musiciens, qui représentent des tendances inhabituelles. Ainsi, pour la clôture du festival Sigma à Bordeaux, ils ont improvisé avec Bernard Szajner, qui associe de son côté light-shows à base de lasers et musique synthétique.

ANTAGONISME

Depuis leur retour en Europe, les musiciens d'Indoor Life se disent moins naïfs, plus réservés à l'égard du monde des affaires et des compagnies de disques. Ils ont signé avec Celluloïd (qui jusqu'alors distribuait leur maxi-45 t auto-produit), pour la réalisation d'un album. Malheureusement, les espoirs qu'ils avaient mis dans le compagnie française sont aujourd'hui cruellement déçus : *« Cet album n'est rien d'autre qu'une réédition du maxi-45 augmenté de trois titres. Nous avons des tas de nouvelles compositions, nous avons évolué, le maxi-45 ne représente pas nos tendances actuelles. On aimerait avertir le public français, dont l'accueil a été extraordinaire pour nous, de cette supercherie. La solution sera peut-être de faire un simple pour ceux qui connaissent déjà notre maxi-45. Il n'y a pas de dialogue possible avec les maisons de disques, leurs intérêts et ceux des artistes sont antagonistes. Le show-business est un monde écœurant, où les gens n'ont pas la moindre idée concernant la musique et ne sont intéressés que par le pouvoir et les moyens de le conserver. C'est devenu un cliché et nous ne voulons pas créer de conflits inutiles. Nous continuerons à faire les meilleurs concerts, et à travailler de tout cœur, car nous savons que le public nous apprécie et nous nous sentons forts grâce à cela. »*

JEUNESSE DORÉE

Le dernier-né des groupes synthétiques parisiens sera sur vos platines d'ici peu, grâce à Dorian qui vient de les signer. En attendant, nous les avons rencontrés... A deux, beaucoup d'idées et d'ambition. Arnaud Soyer, 23 ans, compose la musique et manipule les boutons, Pierre Robin, 26 ans — mais il ne les fait pas — écrit les paroles et chante.

A.S. : On travaille ensemble, quand je fais la musique, Pierre est une sorte de censeur, je trouve les idées et il donne son avis. Je m'occupe aussi du côté technique.

Tu as ton mot à dire sur les textes ?

A.S. : Oui, mais en fait, tout ce que Pierre écrit, je le trouve très bien, il n'y a jamais rien à ajouter.

Pierre compose des lyrics en plusieurs langues : « En fait, c'est surtout l'anglais qui me branche car je pense que le français sonne un peu « rive gauche » ; en anglais, on a l'avantage de ne rien comprendre ! Quant à *Tropical*, en espagnol, j'avais envie de faire un truc sud-américain, comme Lizzy Mercier-Descloux. La boîte à rythmes donne des possibilités tellement amusantes qu'il faut les exploiter, ne serait-ce que pour y goûter. Mais je préfère tout de même chanter en anglais. Le français est plus fragile, se démode plus vite, et ça swingue beaucoup moins que l'anglais. Quand je réécoute *Sous les ailes de la comète*, notre titre en français, je trouve ça un peu naïf au premier degré.

Pierre a une préférence pour le rock décadent, et chatoyant : « de Roxy Music à Sparks en passant par T. Rex, Gary Glitter, l'inventeur du disco et toute la nouvelle vague, froide, romantique ou pas, comme Spandau Ballet et ceux qui composent une musique faite pour danser en essayant de la rendre un peu plus intelligente que d'habitude.

Arnaud, quant à lui, voue une admiration sans bornes à David Bowie : « *C'est lui qui a su le mieux assurer, de tout temps, il a su faire du décadent à l'époque de la décadence, et du synthétique quand il fallait faire du synthétique.*

— Certains appellent cela de l'opportunisme...

P.R. : Pas ce qui nous concerne. Si demain, le néo-psychédéisme dont on nous rebat les oreilles arrive à marcher,



qu'on en revienne à la guitare sèche, très peu pour moi, je resterai le jeune homme moderne démodé !

P.R. : C'est le problème de l'originalité à tout prix. Il faut bien sûr évoluer, mais changer complètement, brûler ce que l'on a adoré hier, c'est inadmissible. S'il y a des choses que l'on aime et que l'on ressent, pourquoi ne pas les garder ?

Que penser-vous de vos collègues français ?

P.R. : En France même, à part Jacno, Taxi-Girl, Electric Callas, il ne se passe pas grand-chose. J'aimais bien Edith Nylon au début, plus pour leur mentalité que pour leur musique, mais maintenant ils se prennent pour des rockers, se laissent pousser des pattes, c'est scandaleux !

A.S. : Alors que le guitariste rythmique d'Edith Nylon avait commencé dans un groupe folk qui s'appelait « L'Echo du

Bayou ! » J'aime bien aussi quelques trucs de Casino Music, c'est pas mal pour des Français...

Toujours la vieille formule ?

P.R. : On est complètement colonisés par le capitalisme anglo-saxon. Les Américains, à quelques exceptions près comme Sparks ou les Cars, ont la technique mais n'ont pas les idées, les Anglais ont la technique ET les idées, et en France on a des idées mais bien souvent la technique ne suit pas.

A.S. : La maquette de six titres qu'on a présentée à Dorian a été faite dans les pires conditions, avec du matériel pourri, déréglé, sur une bande usée. On n'avait qu'une seule composition prête, « *Sous les ailes de la comète* », et pour le reste on s'est enfermés presque un mois dans un studio, de 10 à 12 h par jour. Pendant un an, cependant, j'ai joué du synthé chez moi, j'ai accumulé des idées, des sonorités. Le synthé est un instrument qui peut paraître facile, mais qui en fait ne l'est pas du tout : c'est trop facile ! Cela permet d'exprimer ses idées sans le blocage de la technique, tandis qu'avec la guitare électrique, pour arriver à exprimer quelque chose, avec des sonorités pauvres puisque réduites, il y a quand même une technique à acquérir avec les doigts. La technique du synthé est totalement différente, c'est de l'électronique, sinon l'instrument n'est rien, il ne fait rien, il ne suffit pas de le brancher pour en sortir quelque chose, à moins de s'appeler Giorgio Moroder ! Dès qu'on veut faire une musique plus élaborée, plus riche, plus variée, il faut tout inventer et quand je compose, j'utilise toujours deux méthodes ; soit je m'installe devant un clavier et je cherche quelque chose, et je n'arrive souvent à rien, c'est totalement stérile. Ou alors j'ai une idée dans la tête et je la recherche ensuite sur le synthétiseur. Il faut vraiment détruire ce mythe du synthé qui fait tout, c'est totalement faux. Le synthé est le royaume de l'idée, pas celui de la technique.

Sylvie G.



L'UNE ECRIT L'AUTRE CHANTE

Je me suis laissé inviter par Dolorès Lilas de Balendorf à un de ces goûters où nous aurions tout loisir de méditer sur le péché d'oisiveté. Oh le joli couvent, la jolie cellule ! Quelle ne fut pas ma surprise, elle était habillée en homme et sa pâleur s'accordait si bien à son cœur noir, sa voix était railleuse et pluvieuse, le joli temps qui allait se passer entre nous. Décidément, je ne comprenais plus rien, parlant comme pour m'étourdir dans mon silence bavard, elle se promenait, une petite fiole d'éther à la main et m'offrit d'en partager les suaves effluves.



Photo Eric LEGOFF

Saturnin Bakefield : Quel âge avez-vous ?
Dolorès Lila de Balendorf : 14 ans en mai.
- Vraiment, je vous aurai donné 18 ou 19 ans. Où êtes-vous née ?
- A Marienbad.
- Quand avez-vous commencé à écrire ?
- En 1912.
- Mais comment est-ce possible, si vous n'avez que 14 ans ?
- Je n'en sais rien, à la réflexion, cela me semble bizarre.
- Plutôt, je l'avoue ; quel est l'homme le plus remarquable que vous ayez rencontré ?
- Oscar Wilde.
- Mais vous n'avez pu connaître Oscar Wilde si vous n'avez que 14 ans.
- Si vous en savez plus long que moi là-dessus, pourquoi me poser la question !
- Ma foi, ce n'était qu'une suggestion,

rien de plus. Dans quelles circonstances l'avez-vous rencontré ?
- Eh bien, il m'arriva un jour d'assister à ses funérailles et il me demanda de faire un peu moins de bruit, c'est alors...
- Mais par le ciel, si vous assistiez à ses funérailles, c'est qu'il devait être mort et s'il était mort, il lui importait peu que vous fassiez du bruit ou que vous n'en fassiez pas.
- Je ne sais pas, vous savez, il a toujours eu des idées bien arrêtées sur la question.
- Cette fois, je n'y comprends plus rien, vous dites qu'il vous a parlé et qu'il était mort !
- Je n'ai pas dit qu'il était mort.
- Alors, il ne l'était pas.
- A vrai dire, les uns dirent qu'il l'était, les autres qu'il ne l'était pas.
- Quelle est votre opinion ?

- Oh, cela ne me regardait pas, après tout ce n'était pas mes funérailles !
- Cependant... Allons, nous ne tirerons jamais cette affaire au clair. Laissez-moi vous poser une autre question : quelle est votre date de naissance ?
- Le lundi 31 octobre 1693.
- Hein ? C'est impossible, vous auriez plus de 280 ans ! Comment expliquez-vous cela ?
- Je ne me l'explique pas.
- Enfin, vous me disiez tout à l'heure n'avoir que 14 ans et voilà que vous vous en attribuez 288. C'est une contradiction flagrante !
- Ah vraiment, vous l'avez remarqué (elle m'embrasse sur la joue). A plusieurs reprises il m'a semblé que cela devait être une contradiction mais je n'ai jamais pu m'en convaincre. Comme vous remarquez vite ces choses-là !
- Merci du compliment, si c'en est un. Aviez-vous ou avez-vous encore des frères et des sœurs ?
- Euh, attendez, je crois bien que oui mais je ne m'en souviens pas.
- Par exemple, voilà la déclaration la plus extraordinaire que j'ai jamais entendue !
- Pourquoi cela ?
- Ma réaction est bien naturelle, tenez regardez par là, ce portrait sur le mur, n'est-ce pas votre sœur ?
- Ah oui ! oui bien sûr, vous m'y faites penser à présent, c'était ma sœur en effet. Elle se nommait Elisa, Lili comme nous l'appelions, pauvre chère Lili !
- Dois-je comprendre qu'elle est morte ?
- Ah, ah bien ma foi, je le suppose, nous n'avons jamais su, c'est toujours resté un mystère.
- C'est triste, bien triste, elle a disparu sans doute ?
- Oui en quelque sorte, d'une façon générale, nous l'avons enterrée.
- ENTERREE ! Vous l'avez enterrée sans savoir si elle était morte ou vivante ?
- Oh certainement pas ! A quoi pensez-vous ? Elle était morte, bel et bien.
- Alors, j'avoue ne plus rien y comprendre, si vous l'avez enterrée et si vous la saviez morte...
- Mais non ! Nous pensions seulement qu'elle l'était.
- Je vois, elle est revenue à la vie ?
- Je vous parle bien que non.
- Par exemple, je n'ai jamais rien entendu de pareil, quelqu'un est mort, quelqu'un a été enterré. Alors où est le mystère ?
- Précisément, voilà le fin mot de l'histoire, voyez-vous, nous étions jumelles, la défunte et moi. Nous avions à peine deux semaines lorsqu'on nous mêla dans la baignoire... L'une de nous fut noyée, mais nous n'avons jamais su laquelle. Les uns pensent que c'était elle, d'autres pensent que c'était moi.
- Voilà qui est fort étrange. Qu'en pensez-vous personnellement ?
- Dieu seul le sait, je donnerai tout au monde pour connaître la vérité. Ce sombre, cet affreux mystère a jeté une ombre sur toute mon existence. Mais à présent, je vais vous dire un secret que je n'ai jamais révélé auparavant à qui que ce soit. L'une de nous avait un signe particulier... Un grain de beauté sur le dos de la main gauche ; c'était moi : cette enfant qui a été noyée.
- Alors, c'était donc avec Elisa Point que je parlais !

Propos recueillis par Saturnin Bakefield

SPANISH BOMBS

Si aujourd'hui, il est de bon ton de parler du rock belge, suisse, ou encore hollandais ou japonais, le rock espagnol est carrément jeté aux oubliettes de l'inexistence, pour la majorité d'entre nous.

Et pourtant, il est né pratiquement au même moment que le rock français, il y a 20 ans (Los Sirex étant les Chats Sauvages hispaniques) et a suivi à peu près le même chemin.

Depuis quelques mois, l'on peut trouver, sur la scène rock, en Espagne, des groupes qui sont l'égal et parfois plus, du rock européen, tant par leur qualité que par leur personnalité.



Dernièrement, se tenait, dans une « station balnéaire » de la Costa Brava, un festival rock qui a rassemblé 3 à 4 000 personnes, et où se produisirent Alaska y Los Pagamoïdes et Loquillo y Los Incantables, les deux groupes les plus intéressants du moment dans la péninsule ibérique.

Après 3 ou 4 groupes somnifères — survivants des seventies, c'est vers 4 heures du matin qu'Alaska et ses Pagamoïdes prirent la scène d'assaut. Un gang de desperados, que l'on situerait pour le look entre les Banshees pour les 3 Hommes et Nina Hagen pour les Senoritas. Alaska, la chanteuse, se pare d'une immense crête

rose vif comme une chevelure ; elle est habillée tout en noir, avec une mini-jupe à faire vibrer tous les machos du coin... Une autre fille, qui semble être sa jumelle (à part que sa crête est jaune), tient les claviers du groupe. Un batteur, un bassiste et un guitariste complètent le groupe ; tout ça très en cuir et bien clouté... AYL P déversèrent, pendant près d'une demi-heure, un punk rock à vous couper le souffle, dégageant une atmosphère quasi-mortuaire. (D'ailleurs, ce groupe donne dans le cimetière pour ce qui est du décor de ses affiches.) Alaska compose la musique, avec des gestes très ordonnés ; elle bouge vraiment bien et sa voix rauque nous envoie un flot d'insanités plus ou moins situées vers son bas-ventre... Un show très surprenant et surtout très captivant, qui vaut — et de très loin — les groupes du même genre que nous avons ici à Paris. En tout cas Alaska y Los Pagamoïdes est un groupe de scène très mûr pour les fêtes rock'n'roll (appel aux promoteurs d'ici : qu'ils aillent nous les chercher et nous les faire découvrir à Lyon, Paris, Marseille...)

Alaska laissa ensuite la scène toute fumante à la vedette du festival, le torreador du rock'n'roll espagnol, j'ai nommé Loquillo, accompagné de ses intouchables qui nous apparurent vers les 5 heures du matin, à l'aube, quoiâh !

Tous les hippies, public du festival, avaient déjà depuis un bout de temps épuisé leurs herbes frelatées (tsétsé) ; c'est toute une faune 50° lambrettas et bananes, qui déboule de partout pour ovationner son idole.

Loquillo a l'air d'être fort chez les bouffeurs de Turron. Loquillo, c'est à la fois le Robert Gordon (pour le look) et l'Elvis Costello (pour la musique) espagnol. Ce type ne tient pas en place une seconde ; il fait des bonds de trois mètres, se roule par terre, se tient les jambes écartées (jambes immenses) tout en agressant les mauves écroulées sur la pelouse, et en envoyant des riffs cinglants dans nos oreilles. Les trois autres musiciens se tiennent bien à l'écart, se gardant bien de voler le show de l'idole... On aura rarement vu un singer de rock'n'roll avoir une telle présence sur scène ; on ne le quitte plus des yeux et, de plus, le rock qu'il nous offre, le punk rock, plutôt, éclate d'énergie.

Le show s'arrêta un court instant quand un chevelu, réveillé, lui balança sa canette de cerveza en pleine gueule. Les temps sont durs pour les héros, l'arcade sourcillière en sang, il vociféra pendant 5 minutes, traitant tous les hippies de larves et de petits crétins... « Les temps ont changé » gueula-t-il ; et il enchaîna sur un morceau fétiche « Los tiempos casos » et à son public de se déchaîner. Il est certain que Loquillo ferait un tabac, par chez nous, où l'on aime ce genre de personnage revancharde vivant le rock'n'roll jusqu'au bout...

Nicolas Sirkis

DISQUES

Et voilà, cela devait arriver... Grâce à notre article paru dans le précédent numéro, Soft Cell est enfin en tête des charts anglais avec *Tainted Love*, qui, soit dit en passant, n'est même pas une de leurs compositions. Il n'en sera peut-être pas de même pour tous les groupes qui alimenteront cette rubrique, réservée en principe aux stars d'après-demain. Dépêche Mode a l'air cependant en bonne voie pour leur succéder, quoique leur look pseudo-pirate et le faciès on ne peut plus banal des musiciens n'aient pas à inquiéter Adam Ant et autres hearthrobs britanniques. *Just can't get enough* — admirez l'originalité du titre — est de ces chansonnettes immédiates que l'on écoute sans arrêt pendant trois jours et qu'on ne peut plus supporter ensuite. A la limite, c'est presque du Mungo Jerry à la sauce néo-romantique. Pour ceux qui ne sont pas néo, mais romantiques tout de même, écoutez plutôt Aztec Camera, le groupe que personne n'aime bien qu'il soit sur un label à la mode. Ils sont trois, moyenne d'âge 17 ans, et n'hésitent pas à ressortir les guitares sèches du placard pour accompagner des mélodies tellement parfaites et émouvantes que mon diamant en a fondu de plaisir, lui qui n'est plus habitué à de telles douceurs. Si j'en crois un de leurs récents et rarissimes concerts, la carrière de ces enfants prodiges de Glasgow ne s'arrêtera pas là !

Cela fait déjà plusieurs mois que John Peel, D.J. éclairé de la B.B.C., matraque les Chefs dans son émission quotidienne et nocturne. Il n'en fallait pas plus pour

que l'ex-label de UB 40 les signe et ressorte *24 Hours* pressé à l'origine sur un mini-label de Brighton, Attrix, qui nous avait déjà donné les Piranhas dont on n'a plus de nouvelles (se seraient-ils faits dévorer par les Barracudas ?). La chanteuse et bassiste qui répond au nom charmant de Helen McCookerybook nous cuisine avec son groupe ce sautillant petit single dont le refrain ne vous quitte plus dès la première écoute. Ce n'est pas le cas du dernier Associates en date, *Kitchen Person* (il se peut, qu'avec les délais d'impression, il en soit sorti deux ou trois autres depuis, ces associés-là pratiquant un stakhanovisme des plus épuisants). Ce morceau ne fera pas oublier *Tell me Easter's on Friday*, ni l'influence un peu trop pesante, décidément, d'un certain David Bowie. Au rayon des frigidaires, *Repetition* et *Five Or Six* vous aideront à passer un hiver sibérien (il a ses charmes, si, si...). *Repetition* a viré sa chanteuse, on n'en demandait pas tant, il ne leur manquait plus que ça pour souffrir d'un syndrome Joy Division assez prononcé. Comme leur nom ne l'indique pas, *Five Or Six* sont neuf et débarquent avec un de ces disques hybrides, mi-single, mi-album, pochette arty au possible qui ne déparerait pas le catalogue Factory... On a bien assimilé son Cabaret Voltaire en dix leçons, on a touillé tout ça dans son 4 pistes et sur des scènes hollandaises, on a ajouté un zeste de Tuxedomoon après la cuisson et on a invité Kevin Coyne à saupoudrer du sucre-glace sur la face I ; à consommer très frais et sans arrière-pensée. Pour

terminer ce tour d'horizon des parutions récentes qui méritent un coup d'oreille, nous venons tout juste de recevoir le premier « véritable » single de New Order (le précédent ayant été composé par J.D.), avec deux nouveaux titres, *Everything's gone green*, qu'il est facile d'imaginer en tête du hit des clubs branchés de Londres, attention à vos baffles déjà bien éprouvés par les basses infernales de *In a lonely place* ! Et *Procession* nettement meilleur, plus achevé et bien moins commercial (vous avez entendu ce titre au Palais des Arts, au printemps dernier, entre deux assauts de larsen). Si j'en crois mes informateurs bien placés, le prochain épisode du feuilleton New Order risque d'être reporté à une date ultérieure. Perfectionnistes jusqu'au bout des ongles, ils ont passé l'été entier en studio à peaufiner leur premier album alors qu'il faisait si beau dehors, et lorsqu'ils ont écouté le résultat ils se sont aperçus que cela ne leur plaisait plus. Martin Hannett a été congédié avec tous les égards, et ils vont remettre ça. Chronique du LP en question dans le numéro 287 de « Moderne ».

Dépêche Mode : *Just can't get enough* (Mute).
Aztec Camera : *Mattress of wire* (Postcard).
Chefs : *24 Hours* (Graduate).
Associates : *Kitchen person* (Situation 2).
Repetition : *The body cries* (Crépuscule).
Five Or Six : *Polar exposure* (Cherry Red).
New Order : *Everything's gone green* (Factory).

LOBOTOM CAST

La scène niçoise déjà prolifique avec des groupes comme INC ou MISTRAL compte un nouveau venu dont on risque de parler abondamment : LOBOTOM CAST. Découverts en juin dernier dans le cadre d'un festival au théâtre de verdure, ils n'ont cessé d'étonner par leurs progrès constants. Plusieurs maquettes enregistrées dans des conditions préilleuses en témoignent et démontrent de leur part une maturité étonnante. Ils ont déjà dépassé le stade de l'amateurisme gentillet que tant de groupes ne peuvent surmonter et plusieurs maisons de disques constatant ce « rprofessionalisme » prometteur leur ont déjà fait des propositions engageantes. Mais il semble que ce soit le dynamique nouveau label « Radical Records » qui produira leur premier 45 tours. Leur prestation au Rose Bonbon, le 28 décembre, devrait convaincre ceux qui n'ont pas eu l'occasion d'entendre ce groupe.

Tous contacts : 222-51-02.

BD

L'hôpital
Ted Benoît / Les Humanoïdes

Lecture très déconseillée à tous ceux qui doivent être prochainement hospitalisés. Cet album devrait être interdit par l'Ordre des médecins, la moralité publique ; je ne sais pas moi, pensez qu'il va tomber dans les mains de nos enfants...

Le chien debout (Sokal / Casterman)

C'est une réussite formidable. Cela tient du roman noir avec une atmosphère qui devient de plus en plus lourde, le malaise augmente de page en page, et du cinéma avec un découpage digne des meilleurs Bogart (la confession de Canardo en est le sommet !).

Mais aussi, beaucoup d'humour vis-à-vis des clichés et de la sensiblerie qui règnent dans cet album.

Et enfin, un choc (rarissime en B.D. Bravo Sokal !) avec la rencontre entre Fernand et le docteur. Une des premières bandes dessinées de l'année.

Luc Leroy déménage un peu
de J.-C. Denis / Futuropolis

Cet album se compose d'une série de flashs du quotidien d'un pauvre type qui n'a pas de chance avec sa femme, ses amis... On se sent touché par ce personnage, Luc Leroy c'est un peu nous-même.



DISQUES

GO-GO'S

« Our Lips are seated »
Illegal Records. Diff CBS
Nouvelle formation exclusivement féminine de Los Angeles (une ville où il se passe beaucoup de choses en ce moment), les Go-Go's font de la « pop-électronique » gentille. Sans grande originalité, certes, mais leurs intentions sont je pense, avant tout, alimentaires. A signaler : Surfing and Spying. (Ah, si tous leurs morceaux étaient dans cette lignée...).

LONDON COWBOYS

It never ends (Underdog)
Moins accrocheur que le précédent 45 t, ce groupe ne s'en situe pas moins au-dessus de la moyenne des productions du moment. Quand est-ce que les radios en tiendront compte ?

THE MAITRESSES

I know what boys like
(Celluloid)
Très sautillant, très pétillant et dynamique, ce disque est produit par ZE records qui ont toujours été des spécialistes des tubes ou simili-tubes dansants. Ce disque ne fait pas exception à la règle.

SCRITTI POLITTI

The « Sweetest girl »
Rough Trade Barclay
Exotisme et délice. Un disque à écouter l'hiver pour songer aux tropiques.

B-MOOVIE

Marylin Dreams
Some Bizarre / Rought Trade / Barclay
Le meilleur single de cette sélection. Dans la lignée de Soft cell.

DNA

A taste of DNA
Rough Trade / Import
Voici un disque échantillon. DNA présente sa musique en 6 morceaux d'environ une minute chacun. Une occasion de prendre contact avec le délire sonore de cette formation new-yorkaise. Un reproche, ça va trop vite, il est bien difficile d'accrocher à ces compositions éclair.

33T

MARTHA AND THE MUFFINS

This is the ice age (Virgin)
Ce disque est rien de moins que sublime.

SLITS

Return of the Geant Slits
CBS
Les Slits touchent ici carrément au sublime. Procédant à la façon de Lewis Carroll, elles nous mènent, ensorcelleuses, de l'autre côté du miroir. Me voici, Alice, dans un monde grouillant de méduses langoureuses. Je nage dans des eaux magiques qui m'enveloppent de leurs suaves arômes. Cette musique équivoque ondule sans cesse ; Ariane la sirène baroque taquine, avec malice, les névroses dissimulées. Ou suis-je ?

ART ZOYD

Symphonie pour le jour où brûleront les cités.

ATEM

Cet enregistrement est une nouvelle interprétation de cette symphonie composée en 1976. Art Zoyd est une formation méconnue qui s'obstine à faire une musique sans concession. Une chance pour eux, Gérard n'Guynen (qui se dissimule derrière son label Atem), leur a permis de sortir de l'anonymat. Ce disque constitue un prélude à l'anéantissement final. Une symphonie pour une fin de monde apocalyptique où l'individu meurt broyé par des systèmes totalitaristes exacerbés. Bien sûr nous pouvons fermer les yeux...
Leurs instruments : violon, alto, piano, guitare, trompette Si B, saxes et basse.

COMSAT

sleep no more
(Polydor)
L'idée de départ est simple : de nos jours, pour réaliser un bon album, il faut concilier l'énergie brute avec la recherche d'un climat particulier. Cela a été appliqué, un peu laborieusement, le résultat rappelant U2 et quelques autres mais l'ensemble n'est pas désagréable à écouter. Il ne manque que quelques idées originales pour épaissir la sauce. Mais peut-être viendront-elles dans les futures réalisations du groupe que j'attends avec intérêt.

STIFF LITTLE FINGERS

Gotta gettaway (Celluloid)
Avec S.L.F. tout est simple. Cela démarre très fort, cela continue très fort et cela finit très fort. Ce disque est bourré d'énergie et de vitamines. Alors si vous n'avez pas peur des explosifs n'hésitez pas ; cardiaques et autres mélomanes s'abstenir.

BOWWOWWOW

RCA
Voilà le nouveau concept musical de Malcom mac Laren. Le nouveau coup de génie de cet arnaqueur génial. Ce coup-ci, le lancement du produit s'est fait grâce à Annabella, petite punkette de 14 ans rencontrée au hasard d'une Blanchisserie, que Malcom le pédophile n'a pas tardé à déshabiller un peu partout (ou du moins à le faire croire) ; évidemment la maman s'affole, la police s'en mêle, la presse grossit l'affaire : c'est gagné, les Bowwowwow sont déjà célèbres et nous attendons avec impatience leur premier disque.

Musicalement que valent-ils ? Et bien en plus ils sont bons. Avec fraîcheur et humour ils réhabilitent la Ant music (concept mis au point par ce même Malcom doublé, pour une fois, par son compère Adam). Leurs compositions façon new wave tribale sont toujours rigolotes. Elles se succèdent sans temps mort. Tout va très vite. On ne s'ennuie pas avec cette musique juvénile et pas compliquée du tout. See Jungle. Idéal pour matins brumeux et fin de soirée pâteuses.

POLYROCK

Changing hearts
Voici l'un des disques les plus achevés du moment dans le genre « new wave synthétique ». Tout y est parfait, lignes mélodiques et arrangements. Il est vrai que la production est signée par un certain Philip Glass...

ANY TROUBLE

Wheels in motion
(Stiff / Diff Vogue)
Ce gang de rock'n roller sectaire ne m'a jamais séduit je le dis tout de suite. En n'acceptant pas de se compromettre avec les modes du moment, en jouant continuellement le même rock de façon très dogmatique Any Trouble s'achemine vers la sclérose définitive. Un bon point, pour eux malgré tout, ils s'améliorent techniquement.

THE RED CRAYOLA

Kangaroo ?
Rough Trade / Barclay
Voici un disque expérimental tout à fait accessible, c'est un mélange de sonorités et d'influences très diverses allant de Mikis Théodorakis à Père Ubu. L'atmosphère. Angoissante à souhait. Il y a aussi dans cet album la présence de Lora Logic et de Ben Annesley, c'est dire.

OINGO BONGO

Only a Land
AM / Diff CBS
Remarquable. Voici un gang new wave plein d'humour, maniant provocation et cynisme avec finesse tout au long de leur album. Côté musique cela ressemble un peu à Lene Lovitch en plus dynamisé, mais il y a aussi ces paroles rigolotes. Ces grands garçons aiment bien les petites filles et ne voient pas ce qu'il y a de choquant à vouloir faire du profit dans le système capitaliste.

THE PASSIONS

Thirty thousand feet over China (Polydor)
Certes cet album a déjà plusieurs mois d'existence et je n'ai pas la prétention de vous le faire passer pour une nouveauté. MAIS comme c'est peut-être le disque le plus racé paru depuis notre dernier numéro, il eut été dommage de ne pas le citer, même si c'est juste pour le plaisir.

JOHN FOX

The Garden (Virgin)
Changement de décor, Métamatic et ses connotations futuristes s'estompe. La nature, la brume et l'amertume apparaissent. Le son s'en ressent, il est plus doux, moins robotique. Cet album colle magnifiquement à l'automne. Passera-t-il l'hiver ?

THROBBING GRISTLE

Greatest Hits
(Rough Trade)
Après la disparition de T.G. et pour mieux resituer leur travail, voici une excellente compilation qui contient des extraits de leur 4 albums plus quelques singles célèbres comme United.

HUMAN LEAGUE

Dare (Virgin)
J'attendais avec moult impatience la dernière production de ce Human League new look et je dois dire au risque de vous déplaire que je n'ai pas été déçu. Philip Oakey et Adrian Wright ont orienté leur musique vers des couleurs plus chatoyantes, moins tragiques. Ce qu'ils ont perdu en originalité, ils le regagnent en décrispation. C'est un disque qu'on écoute au lever du jour et qui vous fait croire que la journée sera gaie. Dans Dare tout est simple. Tout est artificiel mais puisqu'on le sait quelle importance ?

LES DISQUES DU CREPUSCULE

twilight order

2 rue keyenveld 1050 bruxelles



twi 033 *malaria/how do you like my new dog?/pernod*
(7 inch/october)

twi 035 *the fruit of the original sin*
(double album/october)

twi 038 *thick pigeon/subway, sudan*
(7 inch, october)

twi 039 *ike yard/night after night*
(12 inch, october)

twi 048 *soft verdict/for amusement only (the sound of pinball machines)*
(K7, november)

twi 053 *josef K/the missionary, the angle (disco version...)*
(7 inch, november)

twi 058 *ghosts of christmas past (let's sing xmas)*
(lp, december)

please welcome these recordings



POLYPHONIC SIZE

une compilation présentée par les disques du crépuscule

A DAY IN OCTOBER

une compilation présentant G. Buiro, the Cabaret Voltaire, Marine, Malina, R. Johnson, Rhine, Rye, III, Josef K, Thick Pigeon, MC Sultan, Ay, Repetition, rad 009.

Réalisé par le collectif français des disques du crépuscule.

RADICAL RECORDS

100 rue de Valenciennes & L, 9 rue de
Ville-Neuve, 1500 Paris (233-11-32)
S. Marcelland, 7 rue A.-Clavelle, 24100
Bergerac

secteur du crépuscule

CURVAL

PHILIPPE CURVAL... mais quel est ce mutant ?

Question classique lorsque l'on parle de cet écrivain, surtout connu pour ses ouvrages de science-fiction, qui a participé à de nombreuses revues de science-fiction ou de cinéma, a eu des prix littéraires (le Prix Jules Verne en 1962 pour « Ressac de l'espace », le Prix Appolo en 1977 pour « Cette chère humanité »), qui a été le réalisateur d'une anthologie de talents inconnus, « Futurs au présent », et qui a commis bien d'autres « méfaits ».

MODERNE se devait d'envoyer contre cet être troublant un de ses « explorateurs », muni, bien évidemment, d'un équipement de sécurité adéquat pour ce combat, et d'un interrogatoire sans concessions.



Comment travailles-tu ?

Pour essayer de faire des livres différents, j'utilise certains procédés : dérivés de Raymond Roussel par exemple (*Les sables de Falun*), utilisation de la photo dans *Attention les yeux*. Je projette un scénario, je photographie le roman dans la rue, puis, à partir de ces photos, je le réécrits, ce qui crée un double effet de « feedback ».

Avant de parler de « ton œuvre », peux-tu me dire ce que tu penses de l'évolution actuelle — si évolution il y a — de la science-fiction française ?

Le problème est qu'actuellement il n'y a plus tellement d'endroits où les jeunes auteurs puissent s'exprimer. De toutes les revues parues ces dix dernières années, il ne reste guère plus que le vieux *Fiction*. Aucun effort véritable n'est fait pour encourager ces jeunes. Néanmoins des courants intéressants sont apparus ces dix dernières années : un courant axé sur la science-fiction « politique » (où, hélas, les auteurs avaient du mal à éviter l'article de propagande) et, parmi les auteurs non uniquement préoccupés de politique, un courant qui révèle un souci de renouvellement des thèmes et une

volonté de faire une science-fiction vraiment française, dégagée des modèles américains.

La poésie est une constante de ton œuvre (particulièrement dans les romans de fiction spéculative). Vient-elle de ta vision des choses, ou de la réalité elle-même ?

L'intéressant dans la science-fiction est justement d'essayer de mêler le réel et l'imaginaire d'une manière très étroite, de transformer la réalité au travers de la propre perception et des sensations de l'écrivain. On crée ainsi, par des milliers de détails, un climat différent, un nouveau réel qui permet de « ressentir » d'autres civilisations, d'autres comportements.

Beaucoup de tes héros (pour ne pas dire tous) doivent lutter contre une société figée, statique, plongée dans ses structures réactionnaires ; faut-il voir là l'image de notre société telle qu'elle est aujourd'hui, telle qu'elle sera peut-être demain, ou tout autre chose ?

Fondamentalement, étant anarchiste, je suis contre l'Etat. Il bloque l'individu car il le pousse à raisonner au nom de la société et non de ses désirs. Pour moi, tout système social centralisé amène donc un statisme contre lequel se débattent la plupart de mes personnages.

Que représente pour toi la ville, et particulièrement le Paris populaire par rapport aux constructions nouvelles ?

Je suis fondamentalement un citadin, j'adore la ville : elle a permis à l'individu de s'exprimer, de penser par lui-même, de se libérer de la société rurale qui le contraignait tant ; on peut retrouver la même familiarité qu'à la campagne et plus de vie dans cette mosaïque, cet amalgame de gens-différents qui composaient la vieille ville. Ceci dit, je ne suis pas passéiste mais je m'oppose simplement à la destruction systématique de quartiers de Paris (comme les Halles) qui transforme en déracinés les gens qui y vivaient.

As-tu subi une influence du surréalisme ?

A mes débuts, j'étais complètement en réaction contre le surréalisme, car c'était le dernier mouvement important qui avait existé, d'autant plus que je considère, contrairement aux surréalistes, le roman comme ce qu'il y a de plus intéressant dans l'écriture. Mais, paradoxalement, par mes lectures, j'ai puisé dans le surréalisme et dans le para-surréalisme, comme j'ai été influencé par le roman populaire et par la littérature d'imaginaire avant tout.

Accordes-tu une grande place à l'érotisme dans ton œuvre ?

Ce n'est pas quelque chose qui me préoccupe en soi ; à partir du moment où l'amour fait partie de l'existence, je ne vois pas pourquoi je ne l'aurais pas intégré à mon œuvre. Dans mon dernier livre, *Tous vers l'extase*, j'ai essayé de faire quelque chose de nouveau, un bouquin de science-fiction dont le sujet lui-même serait l'érotisme — ce qui est plutôt rare.

Journaliste scientifique, tu n'as (me semble-t-il) pas écrit de science-fiction « scientifique ». Le révolutionnaire un

peu anarchiste que tu parais être est-il en bons termes avec le journaliste scientifique que tu es ?

Oui, absolument. *Le dormeur s'éveillera-t-il ?* est justement un livre axé sur les problèmes énergétiques actuels. Je n'y ai pas posé le problème en termes purement scientifiques mais en termes de répercussions des possibilités et des développements de l'énergie dans les temps à venir par rapport à l'être humain, en tenant compte des connaissances scientifiques que je peux avoir. En tant que romancier, j'essaie d'intégrer mes sensations et des éléments de ma culture dans une histoire et ce de manière non artificielle, qui ne paraît pas surajoutée. Mes connaissances scientifiques font partie de ma culture, donc de mes personnages.

L'expression atteint dans tous les domaines ses limites ; la science-fiction dépasse ses limites ; est-elle donc le chant du cygne de l'expression ?

Là, évidemment, la question est vaste. Le chant du cygne de la création, jusqu'à présent, je crois qu'il n'a pas encore été trouvé, parce qu'en réalité chaque fois qu'un créateur croit parvenir à une fin, cette fin permet à d'autres de trouver de nouvelles voies. La science-fiction, bien que je n'aime pas ce terme imposé par d'autres (« futurisme » aurait été plus adéquat s'il n'avait été déjà employé) essaie d'intégrer toutes les données actuelles de l'évolution scientifique, sociologique, culturelle, et la prise de conscience des gens de la mutation technologique de l'univers du XX^e siècle et bientôt du XXI^e siècle. Elle permet donc de deviner comment l'homme pourra se dépasser et se définir comme une nouvelle créature par rapport à « l'homo sapiens ». Surveillant ces phénomènes, étant toujours en contact avec le futur, la science-fiction, du point de vue créatif, peut au contraire ne pas aboutir à la fin de la création, de l'expression, puisqu'elle se renouvelle au fur et à mesure que l'avenir devient présent.

Penses-tu que la folie, ou tout du moins l'excentricité, soit une qualité non seule-

ment nécessaire à toute création, mais aussi à la vie ?

Il faut effectivement introduire en tout lieu et à toute époque le maximum d'excitation, de désir dans l'existence, la folie étant le cas limite. Elle doit être contrôlée. Mais le quotidien doit être dynamité par l'imaginaire, je suis tout à fait d'accord.

Quels sont tes goûts artistiques, et particulièrement musicaux ?

Il faut avouer que j'ai longtemps été amputé du point de vue de la musique, n'ayant eu dans le passé aucun instrument pour l'écouter. Ceci dit, je me suis surtout intéressé au jazz, à la chanson française puisque j'ai été chanteur moi-même, à l'électronique, aux musiques folkloriques bizarres, à la musique contemporaine et, sous la pression de quantités d'amis, au rock (je ne suis pas encore convaincu). Mais j'ai du mal à ressentir la musique, je me demande si je ne suis pas un handicapé de la musique. Néanmoins j'essaie de rester constamment au courant de l'actualité musicale. D'autre part, j'ai longtemps peint avant d'écrire et je reste perpétuellement en contact avec la peinture (contemporaine surtout) qui reste l'une de mes passions.

Se pourrait-il que, comme certains de tes héros, tu aimes les hamburgers ?

Je pense que la gastronomie ne doit pas se limiter et qu'il y a ce qu'on appelle des plats d'urgence parmi lesquels les sardines, les maquereaux au vin blanc et les hamburgers sont des bijoux ; car il arrive que lorsque l'on a véritablement faim, ce qui m'est arrivé souvent dans le passé, on ait des euphories gastronomiques extraordinaires avec une simple boîte ou un hamburger. J'éprouvais un plaisir fantastique à ce mélange d'oignon, de sauce, de cornichons...

Quels sont tes projets ?

D'une part *Cette chère humanité*, peut-être un de mes livres les plus ambitieux, va enfin sortir en livre de poche en décembre, alors qu'il n'était sorti qu'en collection « de luxe ». C'est important de pouvoir être lu par le plus de gens possi-

ble. D'autre part un nouveau livre, différent des précédents, va sortir. Ce sera un récit très linéaire, peu complexe, où justement tout ce que je disais de la sensualité, de la sensorialité par rapport à la façon de percevoir le monde est exploité au maximum : c'est un jeune médecin qui débarque sur une planète achetée aux Américains par les Soviétiques sur laquelle une civilisation jadis extraordinaire a laissé des ruines absolument sublimes ; mais on ne comprend pas qui a pu les construire, car les gens qui sont là semblent totalement incapables d'avoir eu ce passé. « Est-ce que les indigènes peuvent devenir socialistes ? » se demandent les Soviétiques qui confient une sorte d'enquête au jeune médecin. Ce dernier s'aperçoit que d'autres créatures, animaux nuisibles, peuplent la planète. Ils sont persécutés par les indigènes. Il se prend d'une étrange passion pour un de ces êtres si diabolique et si féminin... Je ne raconte pas la suite. Le livre s'appelle *L'odeur de la bête*. De plus, un autre ouvrage énorme est en gestation depuis deux années, qui sera ce qui s'est passé à la création du « MARCOM », le monde de *Cette chère humanité*. Il fait partie d'une tétralogie qui commence avec la révolution écologiste de *Le dormeur s'éveillera-t-il ?* pour déboucher sur la suite de *Cette chère humanité* et du *Dormeur*.

Pour finir, nous allons faire un petit jeu. Je vais te dire quelque chose, qui peut être le nom d'un ou de plusieurs personnages, célèbres ou pas, et tu me diras la première chose qui te passe par la tête...

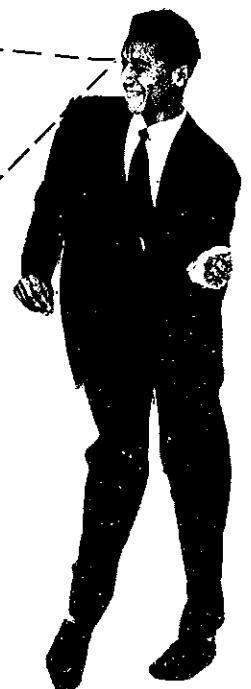
Reagan ?	... pollution.
Politique ?	... l'hebdomadaire.
Les nouilles ?	... au vin blanc.
Jean Paul II ?	... fossile.
Jean Paul Sartre ?	... faux départ.
Platini ?	... un joueur de football.
Max Ernst ?	... un grand révélateur.
Les Beatles ?	... les cafards.
Coltrane ?	... formidable.
Célébrité ?	... pas moi.
Philippe Curval ?	... aucune idée.

Propos recueillis par ARIEL

UN 45 T GRATUIT

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code postal _____
Ville _____

JE DESIRE RECEVOIR LES 8 PROCHAINS MODERNE
JE JOINS 50 F (ET JE GAGNE UN DISQUE)





A&T

INDEPENDANT

ART 1000 X
 ART 1000 Y
 ART 1000 Z
 HI-TEC TECHNIQUE : LP : AT 01 Clima-X bientôt épuisé - (12.81) -
 : Single AT 02 - (12.81) -
 : LP : AT 03 - (12.81) -
 : Audio K7 : (12.81) -
 : Vidéo-Cassette : (12.81) -
 HI-TEC RECORDS . Paris Cedex-09-
 BP : 108 09 . 75422